But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

NUMÉRO EXCEPTIONNEL : 20 PAGES

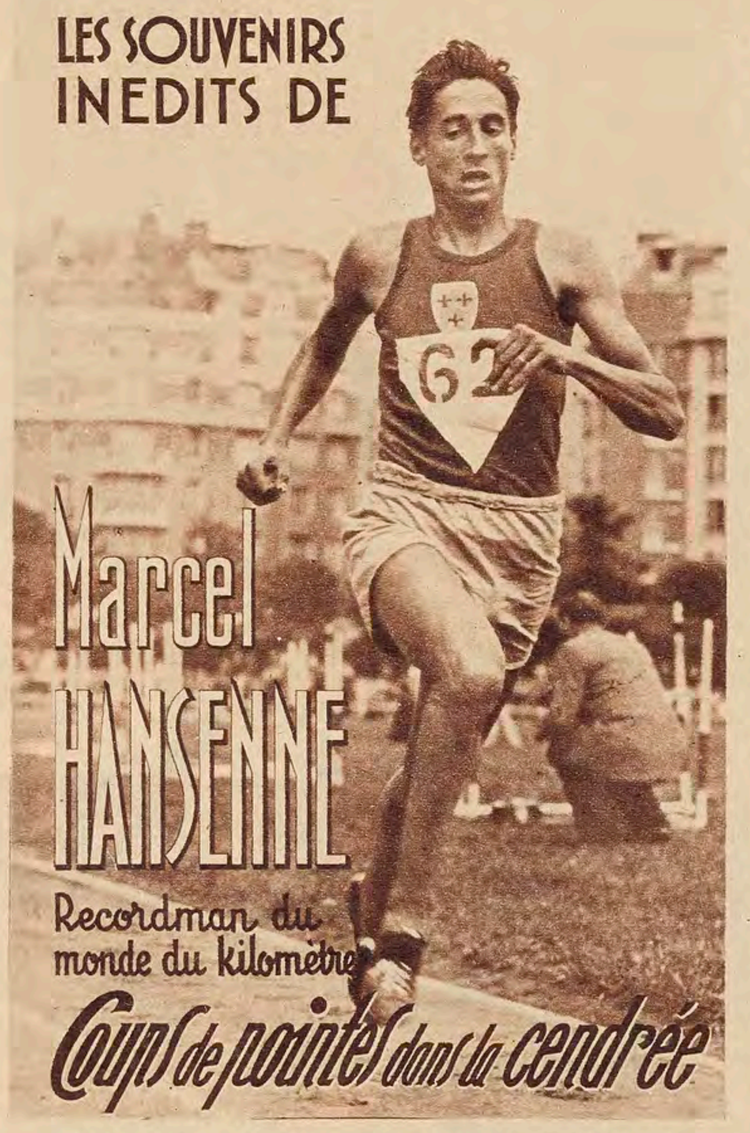
VARNAJO A ÉTÉ REJOINT BOBET FONCE VERS LE PARC

Robert Varnajo (à g.), qui s'était échappé à Saint-Rémy, est rejoint à Virollay par Louison Bobet, bien ramassé sur son vélo, que suivent Bernard Gauthier (à dr.), Desbats (au centre) et Jacques Dupont, dont on aperçoit le casque. Le Critérium National est à son point crucial. Bobet triomphera au sprint devant Varnajo (Ph. H. Letondal).

35 francs
20 pages - N° 342
Lundi
24 Mars 1952
Afrique du Nord, Avion . .. .. fr. 40
Suisse .. .. .. 70 c.
Espagne .. pes. 7 »

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LES SOUVENIRS INEDITS DE



Marcel HANSENNE

Recordman du monde du kilomètre

Coups de pointes dans la cendrée

DES DÉBUTS INTERNATIONAUX DÉSASTREUX EN 39 A MUNICH, OU JEAN-FRANÇOIS BRISSON SOULÈVE UN TONNERRE D'APPLAUDISSEMENTS

LE temps passait. A Lacretelle on s'amusait toujours bien. Un jour, Bernard Neuville paria avec Cherrier qu'il était capable de courir un kilomètre en trois minutes exactement, ce qui était très difficile à réussir. Bernard Neuville gagna son pari et, aussi, un très bon déjeuner. Plus tard, Cherrier apprit qu'un Cafiste, caché derrière un arbre, avait guidé la course de Neuville.

Les bruits de guerre circulaient de plus en plus. Le match France-Allemagne eut pourtant lieu, à Munich (France-Italie avait été annulé, car l'on craignait des incidents à Venise). Sans J.-F. Brisson nous n'aurions remporté aucune épreuve, ce jour-là. Magnifique de volonté, Brisson résista jusqu'au bout aux deux Allemands et brisa le fil après une course de 14"9. Ce fut la victoire la plus applaudie du match, et cette attitude de ceux qui allaient devenir bientôt nos ennemis sur les champs de bataille nous déconcertait... Rarement sportif français fut plus applaudi à l'étranger que J.-F. Brisson ce jour-là. Pour ma part, j'effectuais mes débuts internationaux. Ils furent désastreux. J'avais défilé comme dans un rêve, avec l'équipe de France acclamée avant la rencontre comme elle devait l'être après. Défilé impressionnant sous le soleil brûlant tandis que des centaines de drapeaux claquaient au vent. Jules Noël, qui devait tomber parmi les premiers au champ d'honneur, abattu par des balles allemandes, nous conduisait, et il avait vraiment très fière allure, avec sa haute stature qui s'élevait toute droite, au milieu de cette foule qui s'efforçait de nous faire oublier que dans les usines on fabriquait fiévreusement des canons. « Allons-y, les gars, avait dit Jules Noël, et montrons-leur que les Français savent défiler... »

Nous étions tous conscients de la solennité du moment. Nous marchions, tous pectoraux dehors, comme si l'honneur de la France était tout entier en jeu, et lorsque les hymnes s'élevèrent, nous sentîmes nos cœurs se gonfler de fierté d'être là, prêts au pacifique combat. Nous atteignions au paroxysme du patriotisme. Hélas ! les muscles ne devaient pas suivre ce magnifique élan du cœur. On aurait dit que le défilé nous avait tout pris. Pour ma part, je courus en dépit du bon sens sur 1.500 mètres, ne fus d'aucune aide à Paul Messner, et terminai dernier, en plus de quatre minutes. On ne pouvait rêver échec plus parfait. En quelque sorte, j'avais donné raison à Paul Winter qui, à chaque nouvel international, disait régulièrement : « Tu es dans l'équipe de France, toi ? » « Oh ! oui, Monsieur Winter », répondait le « bleu », tout content. Et le terrible Alsacien ajoutait alors, d'un air lugubre : « Ça baisse, ça baisse... »

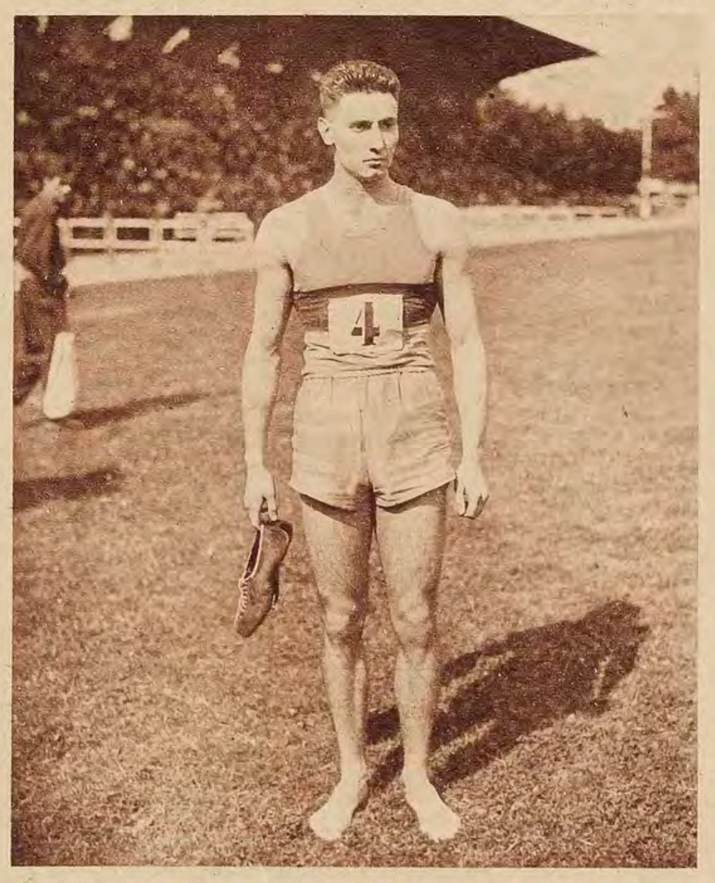
Autant dire qu'après cette entrée en matière on se faisait tout petit.

Ce jour-là, Harbig s'attaqua au record d'Allemagne, mais il ne put que l'égaler, en 1'50"5. Nous avions l'impression qu'il avait atteint sa limite, tant il était arrivé dans un grand état de fatigue, ce qui était inhabituel chez lui. Pourtant, quinze jours plus tard, Lanzi fonçait dès le départ, à Milan, et Harbig s'accrochait tant et si bien qu'il débordait son rival dans la dernière ligne droite, et gagnait ce 800 en 1'46" 6/10. Je n'ai jamais couru contre Harbig et je le regrette, non pas que j'eusse pu l'inquiéter, mais simplement pour avoir eu le plaisir de courir en compagnie d'un tel champion. L'Allemand est le meilleur coureur de 800 que j'aie jamais vu, et de très loin. Son record du monde est l'un des plus solides de tous. Peut-être le meilleur. Je pense que l'Allemand était légèrement supérieur à Whitfield, grâce à la vigueur de son démarrage, réellement extraordinaire. Lanzi aussi était alors un champion exceptionnel, aussi rapide que Harbig, plus rapide même intrinsèquement (il courait les 100 mètres en 10"5, et Harbig en 10"7), mais ce qui le perdait, c'était cette aveugle ambition de vouloir lâcher l'Allemand au train. Le jour où il changea enfin de tactique il réussit à battre Harbig, en 1941 (1'49" contre 1'49"2). Aussi étrange que cela puisse paraître, le seul moyen de mettre l'Allemand en difficulté c'était de ne pas mener, de le défier sur son propre terrain qui était celui du finish. Le traîner derrière soi était un véritable suicide. Je pense que le Liljekvist de la grande époque, capable de démarrer à trois reprises dans les derniers 250 mètres d'un 800, eut gêné Harbig bien plus que ne l'a fait Lanzi en menant continuellement à vive allure. Tout ce que réussit à faire Lanzi, avant qu'il comprenne, enfin, ce fut d'obliger Harbig à courir en moins de 1'47".

Peu après ce lamentable 1.500 de Munich, je me rachetai en partie en gagnant le 800 du match des « Cinq Nations », à Bruxelles, en 1'52"9, devant l'Anglais Little. Ce fut mon premier succès international. Peu après, j'entrais dans le grand bain, à Londres, en affrontant, dans la même course, le champion d'Amérique, Charlie Beetham (futur entraîneur de Whitfield), Brandscheidt, deuxième Allemand sur 800, Bouman, quatrième des championnats d'Europe, Andersson (Bertil), champion de Suède. Un joli petit lot. Comme j'en étais au stade de l'expérience on ne s'en inquiétait pas trop, Gaston Meyer et moi. Jusque-là, j'avais gagné (et perdu) au sprint, tenté de mener toute la course, et réussi à le faire victorieusement contre Lévêque et Little. Pour changer un peu, j'allais démarrer à 300 mètres. On verrait bien ce que ça donnerait. Je revois encore l'endroit exact où, pour tenir parole, j'essayai, de la deuxième position, de surprendre Brandscheidt qui menait. Tête baissée, je me mis à donner vraiment tout ce que je pouvais, et j'avais l'impression d'aller assez vite. Mais lorsque, cinquante mètres plus loin, je relevai le nez, afin d'apprécier les dégâts qui n'avaient pu que découler de cette insoucieuse action, je m'aperçus que j'étais en avant-dernière position. J'avais mis le feu aux poudres, mais j'en étais la principale victime. Jamais je ne me suis plus senti apprenti sorcier que dans cette course, gagnée par Beetham devant Brandscheidt et Andersson, tandis que je terminai quatrième.

Sombres années

L'été 1939 s'achevait. Les Américains vinrent en France comme ils avaient l'habitude de le faire chaque année. A Strasbourg, Beetham se fit battre sur 800 mètres par Mostert, et je réussis à le devancer aussi, après un sprint de 250 mètres, tous les trois, foulée dans foulée. C'était mon premier résultat valable dans un 800 qui avait quelque allure. Le temps n'était pas fameux : 1'53" 6/10 pour Mostert, mais je faisais peu à peu mon apprentissage. Les meilleurs Américains étaient alors Jeffrey, un sprinter blanc bâti en hercule, Watson, un athlète noir qui était large comme deux Jeffrey. Lorsque pour la première fois je le vis sortir ses épaules de son survêtement je n'en crus pas mes yeux, tellement c'était sidérant de voir tant de puissance dans une musculature. Watson lançait le disque avec une désinvolture qui indignait Paul Winter, puriste entre les puristes. On voyait celui-ci (le disque, pas Winter) partir dans les airs, voletant tel un papillon, et brusquement tomber net en se fichant solidement en terre. Mais il avait tracé une trajectoire de plus de 50 mètres dans l'espace. Watson lançait encore le poids vers les 16 mètres, courait les 100 mètres en 10"8 pour se dérouiller les jambes, et en longueur effectuait des bonds de plus de 7 mètres 50. Je ne sais ce qu'il ne pouvait pas faire. Sans la guerre, Watson serait devenu un décathlonien de légende. C'est l'année aussi où Steers se fit connaître des Français. A Jean-Bouin, il dut s'y reprendre à plus de vingt fois pour sauter 2 mètres hors concours. Cependant, il n'aurait pas quitté le terrain avant de l'avoir fait. Enfin, c'est également au cours de cette réunion que le jeune Jacques André réussit sa meilleure course sur 400 haies, tenant vaillamment tête à l'Américain Cochran, futur champion olympique en 1948, et ne s'inclinant que dans les derniers mètres, mais en 53" 6/10, ce qui était un excellent temps. De la tribune, le bon Géo André suivait la course avec une grande fierté et une émotion plus grande encore.



Vainqueur du 110 m. haies, J.-F. Brisson fut le seul Français à triompher au cours de France-Allemagne en 1939.

La guerre devait nous enlever Géo André, comme elle avait enlevé Jules Noël. Ce fut la grande dispersion. Le C.A.F. ne devait jamais s'en remettre : Gaston Meyer prisonnier, Jean Keller prisonnier, Marcel Bossoutrot prisonnier. Presque tout le C.A.F. était en captivité. Ce furent de très sombres années, comme pour tous. De mon côté, j'étais retourné à Tourcoing après la tourmente, et je recevais de rares lettres de Gaston Meyer. Il m'écrivait pourtant aussi souvent qu'il le pouvait, trouvant encore le moyen de me guider et de me conseiller, de son stalag. Entre 1940 et 1944, les rares encouragements, extérieurs à l'U.S. Tourcoing, me venaient de lui, car à aucun moment la F.F.A. ne s'inquiéta de mon existence du fait qu'il n'y avait pas grand-chose à attendre des athlètes habitant dans le Nord. Je ne dis pas cela pour entamer une polémique quelconque : c'est dans le seul souci de respecter les faits. Pendant quatre ans je vécus donc des rares conseils que m'envoyait fidèlement Gaston Meyer. Pour pouvoir lui apprendre une bonne nouvelle, je m'entraînais avec cœur, avec le plus de cœur possible. En 1941, j'avais réussi 1'51" 3/10, sur 800 mètres, après une grosse erreur de train, Joye ayant mené pour moi les 400 premiers mètres en 51" 8/10, ce qui était beaucoup trop vite, et qui m'avait laissé sans forces sur la fin. L'étoile de Pujazon montait en même temps que la mienne, et je me souviens toujours de ce 3.000 mètres acharné à l'issue duquel Raphaël réussit à battre Rochard d'une mince poitrine, en 8'25" 7/10. Heureusement qu'il y avait des bras amis sur lesquels prendre appui à l'arrivée, tant les deux rivaux étaient exténués.

1942 fut l'année de Lalanne, emporté depuis par une longue maladie. L'annonce de son record sur 10.000 mètres, 30'22" 8/10, souleva d'abord une vague d'incrédulité. Lalanne ne valait guère beaucoup mieux que 15 minutes sur 5.000 mètres. Mais sa résistance à la fatigue était surprenante.

René Valmy, recordman de France sur 100 mètres depuis 1941, Guy Lapointe, Raphaël Pujazon, Raymond Marcillac, Lalanne, Gallet étaient alors les grandes vedettes françaises. En 1940 et 1941, ses meilleures années, René Valmy était vraiment un grand sprinter. Hélas ! il ne s'en faisait pas beaucoup. S'il s'était entraîné comme il convient de le faire lorsqu'on possède de tels moyens, il aurait couvert les 100 mètres en 10" 4/10.

De mon côté, je progressais lentement. En 1943, je courus les 800 mètres en 1'50" 9/10, après avoir reçu une aide précieuse de Chypre, et je me promettais bien d'effectuer une nouvelle tentative contre le record de France détenu par Séra Martin depuis 1928, en 1'50" 6/10. Lorsque arriva le 15 septembre 1943, date choisie, la piste du stade Jean-Bouin était idéale, et le temps merveilleusement propice. Aucun nuage dans le ciel, et nul souffle dans l'air tiède à souhait. C'était un jeudi soir, et je m'apprêtais à me rendre au départ lorsque les sirènes mugirent brusquement. Déjà les avions apparaissaient dans le ciel, en rangs serrés. La « flack » se déchaînait aussitôt, et bientôt les avions tombaient, certains explosant littéralement dans l'espace, tandis que des aviateurs parachutés étaient transformés en véritables torches vivantes. C'est alors que les premières bombes se mirent à tomber autour du stade, certaines atteignant le Parc des Princes, et d'autres mettant le feu au stade de Coubertin.

Gaston Meyer m'appelle à Paris

Un peu plus tard, Gaston Meyer et Jean Keller rentraient de captivité. Marcel Bossoutrot les avait précédés. Le C.A.F., qui n'avait jamais cessé son activité, n'ayant fait que ralentir celle-ci, allait tenter de repartir. Mais la guerre, l'occupation et la captivité avaient laissé des traces. Néanmoins, un dernier effort désespéré se dessinait. En 1944, je revenais une nouvelle fois à Paris, avec ma femme et ma fille, Gaston Meyer m'ayant trouvé un emploi comme journaliste dans un quotidien de Paris. J'avais toujours rêvé d'écrire sur le sport. Une nouvelle étape de ma carrière commençait. J'avais 27 ans, mais je me sentais comme à 22. J'allais essayer de repartir comme si les années 1940 à 1944 n'avaient pas existé.

J'étais loin de me douter de tout ce que j'avais encore à apprendre.

LA SEMAINE PROCHAINE :

LES " DIEUX " DU STADE

ALAIN MIMOUN sensationnel à Glasgow !

De l'un de nos envoyés spéciaux :
MARCEL HANSENNE

GLASGOW. — La tenue de l'équipe de France de cross-country à Glasgow a stupéfié les Anglais. Certes, ces derniers s'attendaient à une course très dure. Mais ils ne pensaient tout de même pas que celle-ci s'achèverait sur une défaite aussi importante de leurs coureurs.

« Nous avions prévu cinq à six points d'écart, disaient-ils, mais vingt-neuf, c'est vraiment beaucoup trop... »

C'est en un seul kilomètre (le quatrième) que les Français prirent le dessus sur leurs adversaires. Jusque-là, la lutte avait été égale.

Elle ne le fut plus dès que Mimoun et Driss eurent déclenché leur offensive. Immédiatement lâché, le champion d'Angleterre Hesketh devait faire ensuite la course la plus dure de sa carrière pour ne se classer finalement que quatrième. C'est lui, bien plus encore que l'équipe d'Angleterre, le grand vaincu du 39e Cross International de Glasgow.

Pendant que le courageux Hesketh luttait désespérément pour son honneur, l'équipe d'Angleterre s'effritait peu à peu. Un pointage prouva que, à la fin du quatrième kilomètre, les Français avaient une avance de six points sur leurs rivaux. Trois kilomètres plus loin, celle-ci était passée à 13 points et, deux kilomètres plus loin encore, à 19 points ! Autrement dit, vers le dixième kilomètre, il n'y avait plus de course : les Français étaient déjà certains de la victoire et, mieux encore, d'une écrasante victoire.

Comment cela put-il se produire ? Parce que, dans le même temps que Mimoun consolidait progressivement sa première place, Driss se maintenait magnifiquement aux côtés de Van de Wattyne, tandis que Soucours se comportait merveilleusement, luttant même avec l'Anglais Hesketh pour la première place, avant de faiblir un peu et que, derrière, le solide et régulier Hamza, les deux tirailleurs Abdallah et Ali ne cessaient de remonter des concurrents. A tel point qu'à l'arrivée, on s'aperçut que, parmi les dix premiers, il y avait six Français, deux Anglais, un Belge et un Espagnol.

Il n'était pas possible de souhaiter résultat meilleur que celui-ci.

Faut-il accorder à Driss ou à Soucours le titre de crossman le plus méritant de la course ? On ne sait. L'un et l'autre se sont classés en un rang imprévu, et méritent ainsi d'être associés dans les mêmes louanges. Tout de même, qui aurait pensé que Driss

Quatrième kilomètre : Alain Mimoun démarre

Samedi après-midi, à Glasgow, Alain Mimoun et ses équipiers ont brillamment remporté le Cross des Nations. Les Anglais, vainqueurs l'an passé, ont subi une très cuisante défaite, puisque leur numéro un, Hesketh, termina quatrième et que, par équipes, ils furent battus par un écart de 29 points. Alain Mimoun, en très grande forme, fut le pivot de la course. Dès le quatrième kilomètre, il prit la tête et força l'allure. Seuls le Belge Van de Wattyne (à dr., ci-dessus) et le Marocain Driss (23) lui résistèrent un peu. Le champion de France ne va pas tarder à s'envoler vers la victoire. Six Français terminèrent dans les dix premiers.

A NOS LECTEURS

BUT ET CLUB
LE MIROIR DES SPORTS
à 35 francs

AUJOURD'HUI, le marchand vous aura demandé 5 francs de plus.

Oui, nous ne pouvions plus tenir au prix de 30 francs.

Sachez que nous payons notre papier 84 francs le kilo. Cela fait 42 fois plus qu'en 1939 (il valait 2 francs à l'époque).

Vous aviez vu d'ailleurs déjà le prix des quotidiens augmenter et passer à 15 francs.

Nous avons tenu aussi longtemps que nous avons pu, car nous savons que beaucoup de nos lecteurs ont un budget modeste.

Nous avons par ailleurs limité la hausse à 5 francs en espérant que nous allons retrouver au moins un « palier » de stabilité des prix.

Aidez-nous aussi à ne plus changer de prix. Demeurez-nous fidèles. Achetez-nous régulièrement.

Nous vous en remercions. Et nous vous le prouvons dès aujourd'hui en effectuant de notre côté un effort que vous apprécierez, nous en sommes convaincus.

BUT ET CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

L'ARTICLE DE MARCEL HANSENNE

(Suite de la page 3)

lutterait à égalité avec le meilleur Van de Wattyne que l'on ait vu dans une grande compétition internationale depuis longtemps ? D'autre part, beaucoup seront surpris par la sixième place de Soucours, dont on pouvait se demander s'il ne s'était pas surpassé à Vincennes, lors du National. Mais non, Roger Rochard a su préparer son protégé, tout simplement.

Enfin, le régiment d'Abdallah, qui lui avait envoyé un télégramme d'encouragement samedi, peut être fier de son caporal-chef, comme le 1er R.T.M. de Meknès peut se montrer satisfait d'Ali. Prudent pendant les dix premiers kilomètres, les deux Marocains ont effectué la meilleure fin de course de tous les concurrents, excepté peut-être Mimoun.

Naturellement, il nous faut parler de ce dernier, et en quels termes ! Ce que Mimoun a fait à Glasgow, seul dans le vent, est de la catégorie des plus grands exploits. Bien peu se fussent risqués à sa place à tenter la téméraire aventure d'une course solitaire de dix kilomètres. Ce qui explique cela, c'est que Mimoun se sent actuellement très fort, plus fort qu'il ne l'a jamais été.

« Je n'avais arrêté aucune tactique précise, m'a-t-il déclaré. Je m'étais dit simplement que, lorsque l'occasion favorable d'attaquer se présenterait, je la saisirais aussitôt. Celle-ci s'offrit à moi au quatrième kilomètre, lorsque je sentis Hesketh défaillant. C'est pourquoi je résolus d'attaquer sur le champ... »

Et Mimoun le fit si bien que l'Anglais perdit immédiatement le contact.

A l'arrivée, l'ex-champion olympique des 100 mètres, l'Anglais Abraham, me cria, sous l'effet de son émotion : « Le 10.000 olympique sera sensationnel... »

Et je lui répondis : « Oui, je crois qu'il le sera... »

Car Mimoun venait de terminer brillamment à Glasgow sa plus belle série de victoires hivernales. Et l'on peut se demander avec combien d'avance il eût triomphé si un point de côté n'avait ralenti sa course, dans les cinq derniers kilomètres...

Le classement

1. Alain Mimoun, les 14 km. 480 en 48'19" (France); 2. Van de Wattyne, 49'02" (Belgique); 3. Driss, 49'06" (France); 4. Hesketh, 49'19" (Angleterre); 5. Baldoma, 49'27" (Espagne); 6. Soucours, 49'35" (France); 7. Hamza, 49'44" (France); 8. Abdallah, 49'51" (France); 9. Sands, 49'53" (Angleterre); 10. Ali, 49'53" (France); 11. Aaron, 50'02" (Angleterre); 12. Norris, 50'08" (Angleterre); 13. Saunders, 50'11" (Angleterre); 14. Bannon, 50'18" (Ecosse); 15. Peters, 50'25" (Angleterre); 16. Hatton (A.); 17. Van Laere (B.); 18. Petitjean (France); 21. Valdovinos (France); 22. B. M. Al Krim (France).

Le classement par équipes

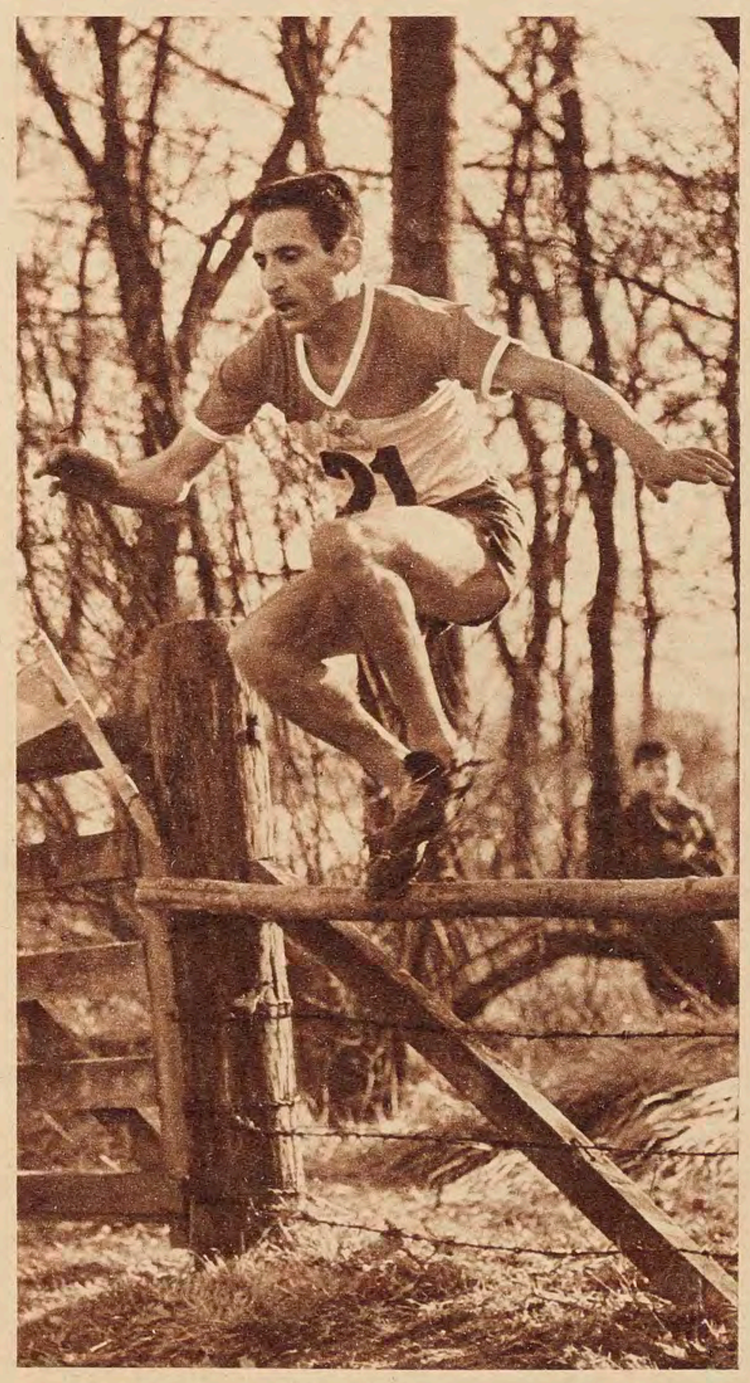
1. France (1, 3, 6, 7, 8, 10) = 35 points; 2. Angleterre (4, 9, 11, 12, 13, 15) = 64 points ; 3. Belgique (2, 17, 20, 24, 30, 33) = 126 points); 4. Ecosse (14, 23, 25, 26, 29, 34) = 151 points ; 5. Espagne (5, 19, 31, 32, 38, 40) = 165 points ; 6. Irlande (28, 35, 36, 47, 48, 49) = 243 points ; 7. Pays de Galles (42, 50, 51, 53, 54, 57) = 307 points.

Du premier au quatrième kilomètre, les Anglais se relayèrent au commandement pour parer à une attaque de Mimoun. Le champion Hesketh mène devant Aaron. Mimoun suit aisément, encadré par Hamza (à dr.), Driss et Van de Wattyne.

Le Stéphanois Soucours causa une surprise, se classant 6e.

Très attardés à mi-course, Abdallah (8e) et son coéquipier Ali (10e) opérèrent une remontée extraordinaire.

Le Stadiste Hamza, très régulier, prit la septième place.



Sur la fin du parcours, Mimoun, nettement détaché et qui ne craint plus rien, franchit une barrière avec appui du pied.

Une carrière parmi tant d'autres : BERTUS

1 Il y a des hommes qui naissent, semble-t-il, la balle au pied. C'est le cas de Bertus De Harder, le fameux ailier gauche des Girondins de Bordeaux, l'ex-vedette du onze national hollandais. De Harder, terreur de tous les défenseurs du championnat, meilleur footballeur à sa place, n'a pas été surnommé pour rien le « Hollandais volant ». Non seulement, il a changé fréquemment de métier, mais, encore, il est absolument insaisissable sur le terrain, semblant planer parfois au-dessus du lot de ses rivaux. Bertus est né le 14 janvier 1920, à La Haye. Il n'avait pas quatre ans qu'il descendait les rues du quartier populaire où il habitait, en poussant devant lui une balle en chiffon ou en papier. Il avait déjà le démon du football et souvent, abandonnant son cartable dans un coin, il fit l'école buissonnière pour aller pratiquer son jeu favori, dans un pré, avec ses petits camarades, au grand dam de ses parents.

2 A ce jeu, le petit De Harder ne récolta pas beaucoup de diplômes. Il reçut plus de taloches que de bons points, mais y gagna, cependant, cette technique merveilleuse qui fait l'admiration des connaisseurs. Ce fut d'ailleurs au cours d'un de ces matches, conclu dans un champ et disputé par des gamins ignorant tout des lois du football, qu'il fut remarqué par un dirigeant d'un petit club de La Haye, le « Wilson Meters ». Il sut se montrer persuasif, et maman De Harder donna à Bertus l'autorisation d'effectuer ses débuts officiels sur un vrai terrain, avec des chaussures à crampons. Il n'avait que treize ans, et resta pendant quatre saisons dans cette modeste équipe où il formait, avec son frère, Karel, une aile gauche de valeur. Bertus avait trouvé sa voie. Il ne devait plus jamais jouer à une autre place que celle d'ailier gauche, où il est très à l'aise grâce à ses remarquables qualités d'adresse et à sa vitesse.

LES CHANCES DES GIRONDINS SONT INTACTES

Par André GÉRARD

(Entraîneur des Girondins)

BORDEAUX continue sa route ! Il l'a mérité... Mais, une fois de plus, nos hommes ont dû lutter jusqu'à la limite du courage et ce n'est qu'au cours de la prolongation qu'ils ont prouvé toute leur valeur.

Ainsi, à Lyon, face aux courageux Rennais, notre brave De Harder n'a vraiment été excellent que dans la demi-heure supplémentaire. Pour tenter d'expliquer ce phénomène, je me permets de risquer une analogie avec les cyclistes et les boxeurs qui nomment « deuxième souffle » ce renouveau tardif auquel ils font souvent allusion.

Un souffle qui devient alors inépuisable, en apparence du moins, mais qui fatigue démesurément les organismes même les plus résistants.

A Lyon, en seconde mi-temps, alors que nous menions par 2 buts à 1, mes joueurs savaient bien qu'il fallait tout tenter pour améliorer cette marge insuffisante pour nous mettre à l'abri de toutes surprises. Or, ni le colosse Swiatek, ni De Harder, ni Doye, ni Garriga n'étaient capables de demander à leurs muscles et à leurs nerfs un petit effort supplémentaire.

De mon banc, j'assistais impuissant à ce spectacle qui me serrait le cœur. Et je ne pouvais adresser le moindre grief à mes joueurs.

Soudain, je m'effondrais. L'arbitre, M. Maître, venait d'acorder un coup franc pour obstruction imaginaire. Rennes égalisait. Et aussitôt après, Callichio, d'un rien, manquait le but qui, à ce moment du match, aurait signifié notre défaite.

Mais l'attitude de nos joueurs en prolongation devait nous combler d'aise. Au risque de me répéter, je précise une fois de plus qu'au cours de cette demi-heure, hors match en quelque sorte, notre équipe jouait — enfin — exactement au même rythme, dans le même ordre, avec la même puissance miraculeusement retrouvée qui lui permettaient, il y a trois mois, de réussir les exploits que vous connaissez.

Je ne suis pas trop inquiet pour l'avenir. Nos chances de réussir, en championnat comme en Coupe sont intactes. J'en ai l'absolue conviction.

Mais, je redoute la semaine qui va suivre.

Je me demande comment nos équipiers après quelques jours de repos complet vont réagir et revenir à leur état normal. Le régime accéléré auquel ils ont été soumis laissera-t-il des traces profondes, incurables ?

Je ne vous cache pas, à ce propos, que notre docteur les suit de très près. Il les examine, même à leur insu, « à la loupe ».

Mais ces dures épreuves dont ils viennent de triompher ont resserré les liens d'amitié qui nous unissent.

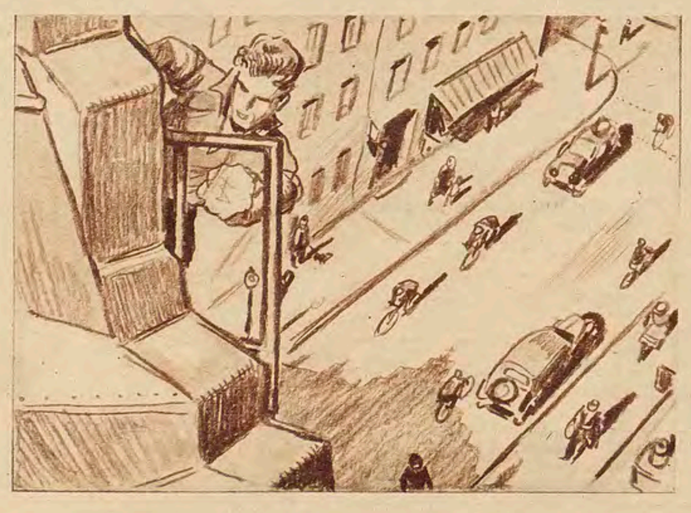
Et puis, tout de même, le succès, quel « doping » !

(Recueilli par Fernand HERIC.)

GIRONDINS-RENNES (4-2, apr. prol.), à Lyon. Les Girondins se sont imposés dans la prolongation, grâce à leur football plus athlétique. Rennes pourtant attaqua souvent. Villenave a bondi hors de sa cage et cueille la balle devant Grumellon et Swiatek.

Le premier but du match. Pinat est sorti et a plongé, mais a manqué la balle. Allongé sur le sol, impuissant, il se retourne pour tenter de suivre sa trajectoire. Doye a marqué ! Le demi centre de Rennes, Besse, et le demi droit, Cueff, se replient.

DE HARDER, le "Hollandais volant" (Texte de E. Zanoli — Dessins de Paul Ordner)



3 Karel et Bertus quittèrent le « Wilson Meters » pour donner leur apport à un autre club beaucoup plus coté, le V.U.C. de La Haye, une des meilleures formations néerlandaises. Ils débutèrent dans le onze junior pour s'imposer rapidement dans l'équipe première. Mais le football ne nourrit pas son homme au pays des tulipes. Sans formation, on a vu pourquoi, De Harder s'essaya dans diverses professions. Il commençait à être connu, et on suivait ses changements successifs de métier. C'est ainsi qu'on le surnomma bientôt le « Hollandais volant », car il fut tour à tour, après avoir tenté sa chance dans plusieurs spécialités, maçon, puis laveur de vitres. Il n'avait pas le vertige, mais le travail était dur. Peu lui importait, il fallait gagner de l'argent et subvenir aux besoins des siens. Bertus, très fier, n'a jamais rougi de ses débuts difficiles. Alors que tant d'autres se seraient découragés, il sut persévérer.

4 Bertus De Harder a toujours dit ce qu'il pensait à tout le monde. Cela lui valut bien des démêlés et en particulier avec les dirigeants de la Pédération néerlandaise, à qui il ne cacha pas leurs vérités sur leur façon de diriger le onze national. Après avoir été sélectionné neuf fois sous le maillot orange, il fut mis à l'index, et on ne le revit plus que dans des sélections de second rang. C'est ainsi qu'il fut remarqué en 1949, à Bordeaux, avec le onze B de Hollande, qui jouait contre la France B. Il signa pour les Girondins, donnant le départ de l'émigration des vedettes du football hollandais vers l'étranger. Les Bordelais sont satisfaits de lui. Il leur a gagné bien des matches. Bertus se donne corps et âme à son club, et il n'a pas hésité à effectuer plusieurs fois le trajet, par avion, Bordeaux-La Haye, où sa femme est gravement malade, afin de tenir sa place. Magnifique exemple de conscience professionnelle.

5 De Harder a quatre enfants, dont l'aîné, Jean, âgé de neuf ans, est une future étoile du football. Il possède déjà ce style facile, ses feintes déconcertantes qui permettent au père de mettre ses adversaires directs dans « le vent ». Souriant, en dépit de ses malheurs, l'ailier chauve des Girondins ne regrette pas ses anciens dirigeants qui le trouvèrent trop vieux, bien avant l'âge, et ne surent jamais se montrer compréhensifs envers lui, n'essayant pas d'amadouer son caractère irascible. A Bordeaux, il est le roi. Il peut tout à loisir s'adonner à sa passion des cartes. Ses camarades de l'équipe l'estiment et le respectent, car ils savent combien ils lui doivent. Ils n'ignorent pas que si leur club est qualifié pour les demi-finales, c'est grâce en grande partie aux tours de « passe-passe » du « Hollandais volant », véritable magicien de la balle ronde, et authentique vedette du football, qui songe à mater Lille.

Une offensive de **Rennes** a mis en difficulté la défense des **Girondins. Villenave**, qui masque **Maiseau**, a essayé de repousser la balle, ainsi que **Garriga** (à dr.), qui a sauté. **De dos** : l'arrière bordelais **Meynieu**.

Sur corner, contre Rennes, Pinat s'est élancé et, appuyé, semble-t-il, sur son arrière Sandroni, a tenté de détourner le ballon. **A dr.**: le demi centre **Besse** quimarque **Kargu. Les Rennais** furent souvent dominés.

C.A.P.-TROYES (4-0), à **St-Ouen. Ferrand**, goal de **Troyes**, protégé par **Toris**, qui arrête **Pérard**, intercepte une balle que **Pardo** s'apprêtait à reprendre.

METZ-ROUBAIX (3-0). **Stimulés** par la rentrée de **Cisowski**, les **Messins** forcèrent la défense de **Roubaix. On** reconnaît, de face : **Colliot**; à dr. : **Meuriss.**

NIMES-REIMS (2-0). **Le Nîmois Rouvière** attend une passe de son camarade **Rossignol** (8). **Abenoza**, gardien de **Reims** (à g.) est inquiet. **A terre** : **Jonquet.**

LILLE-NANCY (0-3). Le gardien de but de Nancy, Favre, qui dégage du poing au-dessus d'un paquet de joueurs, fut excellent et stoppa avec brio tous les tirs des avants lillois. On reconnaît, de gauche à droite : Prévost, Strappe, Pleimelding, Favre, qui masque en partie Bottelier, Van der Hart, Mindonnet, Vincent, Plewa et B. Lefèvre qu'un claquage handicapa.

GIRONDINS-LE HAVRE (4-1). Ruminski, portier du Havre, dégage devant Kargu, contré par Grimonpont.

ROUEN-NANTES (1-2) Le goal de Nantes, Amy, s'empare du ballon devant Palluch. A g. : Hérouard.

LES GIRONDINS SUR LES DEUX TABLEAUX

LE match nul obtenu à Sète par les Niçois (1-1) leur permet d'être aujourd'hui seuls en tête, car Lille, dont on n'attendait pas semblable défaillance, a succombé sur son terrain (0-3) devant Nancy. Les Lorrains connurent, surtout en seconde mi-temps, des moments difficiles, mais leur énergique défense s'accrocha farouchement et neutralisa les attaquants lillois.

Le grand vainqueur de cette 38e journée, c'est Bordeaux dont le succès sur Le Havre fut net (4-1). Les infatigables Girondins, après avoir surmonté les embûches de la Coupe, démontrent qu'ils continuent à jouer sans arrière-pensée sur les deux tableaux et que le titre de champion de France les intéresse toujours.

Metz, avec le retour de Cisowski (qui marqua les trois buts de son équipe), a retrouvé l'efficacité contre une défense réputée pourtant très solide, celle de Roubaix.

Dans le bas du tableau, Lyon, battu par Saint-Etienne, se trouve relégué à trois points de Sochaux et de Marseille. Rennes, libéré de la Coupe, reprend sa marche ascendante, tandis que Lens poursuit la sienne au détriment du Racing dont la situation s'est encore aggravée.

En seconde division, le Stade Français, qui précède maintenant son second (Montpellier) de neuf points, domine toujours très largement.

Pierre LAGOUTTE.

Première division

LES RESULTATS

Sète et Nice, 1-1; Nancy b. Lille, 3-0; Bordeaux b. Le Havre, 4-1; Metz b. Roubaix, 3-0; Nîmes b. Reims, 2-0; Rennes b. Strasbourg, 2-1; Sochaux et Marseille, 1-1; Lens b. Racing, 3-1 ; Saint-Etienne b. Lyon, 1-0.

Le classement

1. Nice, 38 pts; 2. Lille, Girondins, 37 pts; 4. Metz, 35 pts; 5. Le Havre, 33 pts; 6. Reims, Nîmes, 31 pts ; 8. Roubaix, 29 pts ; 9. Nancy, 28 pts ; 10. Sète, Saint-Etienne, 27 pts; 12. Racing, Rennes, 25 pts; 14. Lens, 24 pts; 15. Sochaux, Marseille, 23 pts ; 17. Lyon, 20 pts ; 18. Strasbourg, 11 pts.

Deuxième division

LES RESULTATS

Stade Français b. Toulon, 2-1; Monaco b. Montpellier, 3-1; Nantes b. Rouen, 2-1; Cannes b. Toulouse, 3-0; Valenciennes b. Grenoble, 5-2; Angers b. Amiens, 2-0; Béziers b. Besançon, 2-1; Le Mans b. Alès, 4-1; C.A. Paris b. Troyes, 4-0.

Le classement

1. Stade Français, 47 pts ; 2. Montpellier, 38 pts; 3. Nantes, 36 pts; 4. Angers, 33 pts; 5. Toulouse, Valenciennes, 32 pts ; 7. Monaco, 31 pts; 8. Rouen, Grenoble, 28 pts; 10. Cannes, 27 pts; 11. Toulon, 26 pts ; 12. Besançon, Troyes, C. A. Paris, 23 pts; 15. Béziers, 18 pts; 16. Amiens, 15 pts; 17. Alès, 14 pts; 18. Le Mans, 12 pts.

SETE-NICE (1-1) Ranko a manqué la balle. Pons est battu. Il n'y aura pas but. Au centre : Ben Tifour.

SAINT-ETIENNE-LYON (1-0). Le Stéphanois Ferrière sauve son but en plongeant devant Flamion.

"BUT ET CLUB-LE MIROIR DES SPORTS" VOUS PRÉSENTE LES 8 NOUVEAUX DE LA "NATIONALE" (BASKET)

Rhonel Sporting Club de Marly-lès-Valenc.

Après deux ans d'absence, le club nordiste fait sa réapparition en division nationale. Equipe fort bien emmenée par l'international Haudegand, espoir d'avenir. On reconnaît (de g. à dr.) : Plichon Francis (23 a., électr. métallurgiste), Fournier Martial (20 a., employé), Mabillé Georges (24 a., métreur en métallurgie), Sanens Jean (24 a., emp. métall.), Crapet Roger (31 a., électr. métall.), Blottiau André (22 a., électr. métall.), Thon Albert (34 a., dir. école), Haudegand Roger (20 a., employé de notaire).

Football Club de Lyon

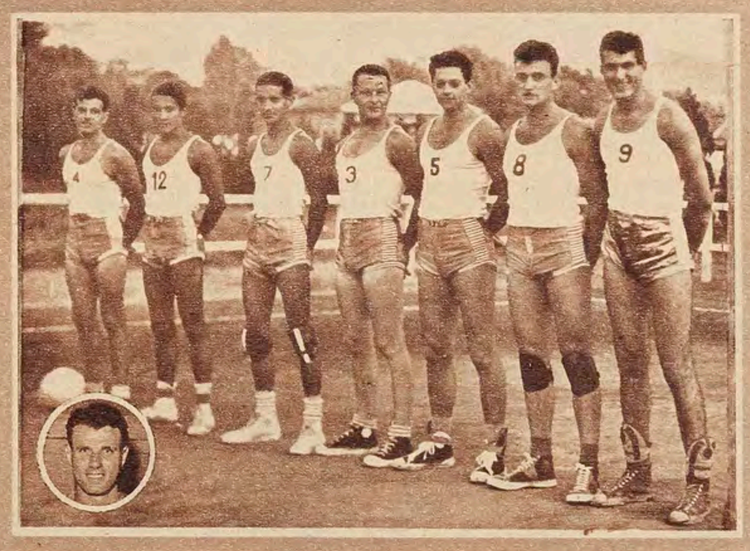
Grâce au lituanien Varkala et à Robinson, le club jouera en 1952 pour la première fois en « nationale ». De g. à dr. : Brossy Roger (25 a., chef de labor.), Thévenet Maurice (27 a., tourneur), Galseran Joseph (26 a., institut.), Varkala Zigmas (24 a., empl.), Desvignes Roger (18 a. 1/2, empl.), Clère Joseph (27 a., prof. Educat. Phys.) et Hubert Raymond, cap. (25 a., cond. de trav.). Robinson Dean (21 a., mission. mormon), Perros René (20 a., milit.), Claroz Emile (28 a., industr.), Viscomte Maurice (18 a. 1/2, ouvr.).

F.C. de Mulhouse 1893

Le club de basket alsacien était tombé en léthargie. Le voilà revenu au premier plan. L'an prochain, il ne serait guère étonnant de le voir finaliste. On reconnaît debout (de g. à dr.) : Mittelberger Richard (30 a., empl.), Gailius Tautvitas (28 a., employé techn., internat. lituanien), Schlupp Paul (21 a., étud., internat.), Hoff Michen (19 a., étudiant), Groene Louis (24 ans, chirurg.-dent.). Accroupis (de g. à dr.) : Wendling Jean-Claude (17 ans, étud.), Grybauskas Vitautas (28 a., dessin., entr. et internat. lituanien), Wald Fernand (32 ans, employé) et Kapp René (32 ans, employé).

Olympique de Marseille

Finalistes 1951 en Honneur, les Phocéens montent en « nationale » trois ans après leurs débuts. Un record ! On reconnaît (de g. à dr.) : Godail Albert (38 a., 1 m. 74, 74 kg.), Cuello Luis (22 a., 1 m. 77, 74 kg., intern. portoricain), Cuello Léo (21 a., 1 m. 83, 74 kg., intern. porto-ricain), Bigot Robert (30 a., 1 m. 81, 85 kg.), Raynaud Pierre (1 m. 88, 85 kg., intern.), Salignon Jean (25 a., 1 m. 88, 87 kg., 38 fois intern.) et Bério Jacques (1 m. 94, 97 kg., révélation de France-Hollande). Dans le médaillon : Chocat René (32 a., 1 m. 87, 89 kg., recordman des intern., avec 53 sélections).



Stade Clermontois

Après une saison en Excellence, la formation auvergnate revient en « nationale ». Elle est composée de Bael Pierre (deb. à g.) (41 a., chef comptable), Gaston Ricard (7) (27 a., chauff. poids lourds aux usines Michelin, internat.), de Saimon Roger (26 a., ét. 3e année dentaire), de Raymond Trauchessec (3) (27 a., dess. ind.), de René Giat (28 a., tôlier formeur), d'André Bouchard (28 a., monit. Educat. Phys.), de Georges Malveau (20 a., pâtissieur), de Salvador Barber (18 a., ouvrier d'usine) et de Henri Monier (20 a., empl. économat).

J. S. Caramanaise

Totalement inconnue, l'équipe de la banlieue toulousaine peut, l'an prochain, être la révélation de la compétition. On reconnaît ci-contre : debout (de g. à dr.) : Laborie Claude (28 a., empl. Sécurité Sociale), Bertorelle Louis (20 a., empl. aux Aciéries du Tarn), Bigot Raymond (cap., 30 a., limonadier) et Laurens Jean-Pierre (20 a., étud.). Accroupis (de g. à dr.) : Piquemal André (28 a., chimiste), Fabre Jean (21 a., boucher). L'équipe est complétée par Berges Guy (23 a.), et Rigal Gilbert (25 a., tourneur) et entraînée par Jaunay (32 ans).

C. E. P. de Lorient

Champion de France Honneur la saison passée, l'équipe bretonne figurera pour la première fois en « nationale ». On voit (de g. à dr.) : Thibault Claude (ailier dr., 1 m. 80, 72 kg.), Deffin Jean (ailier g., 1 m .78, 76 kg.), Baumanis (entr., internat. letton), Lusarrs Leonids (arr. dr., 1 m. 90, 74 kg., intern. letton), Zebelins Janis (capit., centre, 1 m. 82, 78 kg.), Le Thiec Raymond (allier dr., 1 m. 81, 75 kg.), Graignic Pierre (arr. g., 1 m. 80, 73 kg.) et Le Henaff Hervé (arr. g., 1 m. 73, 71 kg.).

U. S. de Saint Thomas d'Aquin du Havre

Après 2 ans d'éclipse, les basketteurs havrais reprennent leur place dans l'élite du basket. On reconnaît (de g. à dr.) : Josephau Claude (24 a., tourn. sur métaux), Lasnier Jean (30 ans, empl. de comm.), Dor Jean-Marie (24 a., empl. de douanes), Boulaud Bernard (27 a., empl. au transit maritt.), Lasnier Jacques (28 a., empl. comm.), Bartolozzi Mario (26 a., métreur en bâtim. et trav. publ.), Martin Roger (20 a., ajust.) et Collignon Claude (21 a., international militaire).

pour profiter entièrement de vos loisirs...

chaussez Lowel PALLADIUM

CONTESSE F.1389

la chaussure basket bénéficiant de l'exploitation d'un brevet sensationnel

• perméable à l'air • imperméable à l'eau assurant la ventilation intégrale du pied.

Le tissu AIRGUTT

chaussez également

PALLATENNIS

semelle crêpe antidérapante

semelle intérieure et talon en spongieux. Dessus toile coton extra-forte AIRGUTT.

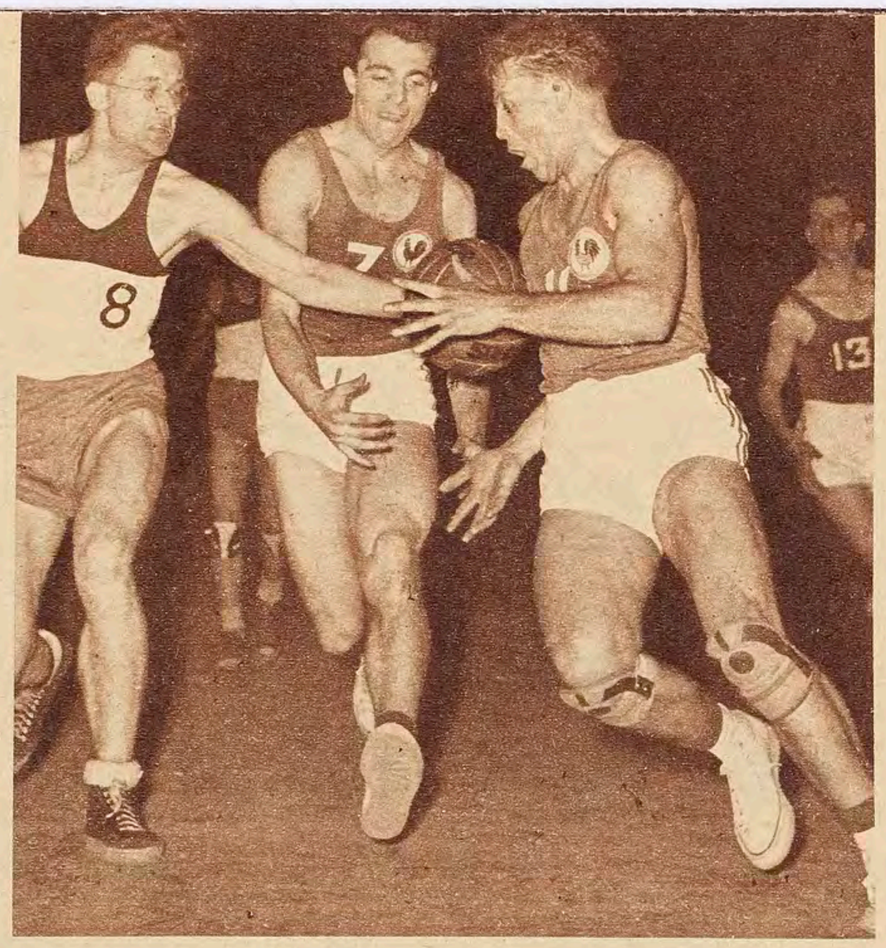
* Ce sont des créations PALLADIUM spécialisée dans la fabrication des Manufacture de caoutchouc chaussures de sports et d'usage

USINES à ARGENTEUIL (S.-&-O.) TÉL. : ARG. 14-51

En vente chez tous les marchands de chaussures

et chez tous les marchands d'articles de sports.

FRANCE-HOLLANDE (58-27), au Palais des Sports. Le Montferrandais R. Théron, sous les yeux de la révélation du match, J. Bério (au centre), dribble malgré le Néerlandais Alberda (5). Au fond : Van de Walk.



Les tricolores Jacques Dessemme (à dr.) et Perniceni (7) ont croisé et pris en défaut la défense hollandaise. Dessemme, malgré l'opposition du capitaine Van de Veen (8), débordera. A droite : André Vacheresse (13).

André Buffière a pénétré en force dans le système défensif par zone adverse. Il s'apprête à marquer deux nouveaux points pour l'équipe de France, sous les yeux de Volkert Alberda (5) et Ab Gootjes (à droite).

SEULS ENSEIGNEMENTS D'UN FRANCE-HOLLANDE SANS PANACHE :

J. BERIO ET ANTOINE "MURS" POUR L'ÉQUIPE TRICOLORE OU JOUANNIC N'A PLUS SA PLACE !

Par **Robert BUSNEL**, sélectionneur national

POUR repondre à l'idée que l'on se fait du mot « match », il est nécessaire que les deux adversaires en présence soient, sinon de même force, tout au moins de valeur à peu près égale et non pas déséquilibrée.

Ce ne fut pas le cas jeudi sur l'imparfait plancher du Palais des Sports. L'équipe de France était trop supérieure à sa rivale néerlandaise pour qu'il y ait lutte. Les tricolores n'eurent aucune peine, en effet, à prendre leur revanche sur leurs vainqueurs des derniers championnats d'Europe. Et, à la réflexion, on comprend de moins en moins leur inexplicable défaite de mai dernier.

Le débat se déroula donc sans flamme et sans passion. Devant des joueurs animés certes d'une bonne volonté mais bien faibles techniquement et qui n'avaient pour seule arme qu'une défense de zone avec constant « flotting » sur le porteur du ballon, la contre-attaque à outrance était le seul système offensif et efficace. C'est donc sous ce jour que la formation tricolore est apparue aux spectateurs de Grenelle. Il y eut de beaux mouvements et d'autres plus désordonnés. Mais, devant une équipe faible, il est bien difficile de briller.

Certains diront qu'il eût été sans doute plus utile de faire disputer cette rencontre en province (propagande efficace). Il appartient aux dirigeants fédéraux de répondre. Pour nous, seuls comptent les « J.O. ». A dix semaines de l'épreuve qui, depuis bientôt quatre années, est notre seul guide, nous sommes à peu près fixés. La tournée nord-africaine nous donnera la possibilité d'effectuer les dernières retouches.

Le Phocéen Jacques Bério, révélation du match, et Antoine, revenu au premier plan, accompagneront leurs camarades sur la terre d'Afrique. Le premier, combatif et adroit, et le second, efficace, opportuniste et intelligent, peuvent s'imposer et conquérir leur place pour les Jeux Olympiques. Avec Perniceni et Monclar, ils composeront une quadrette de « centres » complète et inégalable.

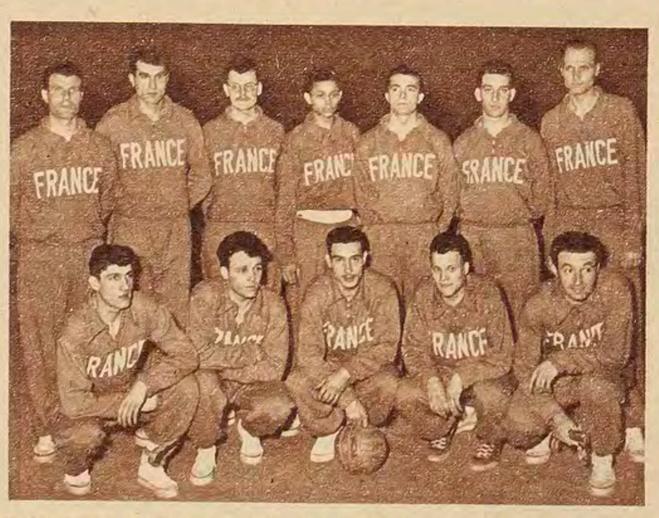
Quant à Jouannic, il a certainement définitivement perdu sa place dans l'équipe de France. Excellent élément de club, il ne fera pas (tout comme Bonnevie, il y a quelque temps) un excellent international. Il manque de réflexes et de détente. Ce qui est assez paradoxal pour un ancien champion de saut en hauteur. Il aurait également intérêt à travailler sa technique individuelle.

Régis Théron, tout comme Guillin, est plus un ailier de tempérament qu'un véritable « centre».

A ce nouveau poste, il doit obtenir un meilleur rendement. Le nouvel examen qu'il passera en compagnie de son frère Henri et des inédits Bertorelle et Palacin, lors de la Coupe Mairano, disputée en avril à Milan, peut lui être favorable.

Les autres sont trop connus pour les juger à nouveau. Seul Chocat fut peut-être moins à l'aise qu'à Barcelone. Emotif au possible, on avait l'impression qu'il effectuait ses débuts.

Peu de choses à dire sur les femmes. Inconstantes, les tricolores, qui brillèrent devant l'Italie, peinèrent pour vaincre les athlétiques Hollandaises. Il est vrai que, faute d'un plancher parfait, elles ne purent profiter de leur supériorité technique. Il serait grand temps que l'on songe à réparer le sol du Vel'd'Hiv' ou même à le renouveler complètement.



L'équipe de France qui battit la Hollande (58-27), au Palais des Sports. Debout, g. à dr. : Chocat, Berio, Jouannic, Antoine, Perniceni, Vacheresse, Lacourte. Accroupis : Guillin, Dessemme, Planque, R. Théron, Buffière.

L'équipe de France féminine qui, elle aussi, battit la Hollande (36-29) Debout, de g. à dr.: Bonfils, Henry, Mirck, P. Neyraud, Golhen, Colchen (cap.). Accroupis : Haessig, Biny, Limousin, Kloeckner, Marfaing, Sajous.

QUE VOULEZ-VOUS SAVOIR ?

M. Michel BOURDON, Escalles (Pas-de-Calais). — Marcel Cerdan était né le 22 juillet 1916, à Sidi-bel-Abbès. Marcel était Français.

M. VAN BOZONNETT. — 1) Un coureur de 1 m. 82 utilise un cadre de 62 cm. — 2) Inscrivez-vous dans un club. — 3) Pourquoi ne voulez-vous plus grandir ? Nous ne comprenons pas votre question.

MM. Michel GOICHON et Jacques GREGOIRE, sans Saint-Jean-de-Dieu, Le Croisic (Loire-Inférieure). — Nous avons transmis votre courrier.

M. Gérard LEMAITRE, salle de l'Hôpital maritime, Berck-Plage (Pas-de-Calais). — Nous avons transmis votre courrier.

M. MICHEL, Montataire (Oise). — Nous avons transmis votre courrier.

M. G. MARTY, Le Bardo, Tunisie. — 1) Les compétitions des Jeux Olympiques de Helsinki seront retransmises par la radio. — 2) Seize clubs (répartis en deux poules) participent cette saison au championnat de France de basket, division nationale. Les vainqueurs des deux groupes joueront la finale.

M. Jean PIAUD, Lacanau. — Ces ouvrages sont en vente à la Librairie des Sports, 10, Faubourg-Montmartre, Paris.

M. PERONNAU. — 1) L'U.S. Cognac possède une bonne équipe cette saison. Les Charentais avaient terminé invaincus les poules de huit, mais ils ont échoué au cours des poules de quatre. — 2) Nous tiendrons compte de votre remarque. — 3) Lourdes possède, cette saison encore, la meilleure équipe française.

M. A.-E. PETITJEAN, 4, Polruan Road, Chorlton-Cum-Hardy, Manchester 21, Angleterre. — Nous ne communiquons pas les palmarès personnels des champions.

M. Raoul ROUSSIN, 43, avenue Ducollet, La Mure (Isère). — 1) Il n'existe pas, à notre connaissance, un record officiel. — 2) Oui, nous pouvons transmettre votre courrier.

M. Nicolas-Jean SALES, Rouffiac (Cantal). — 1) Nous ne communiquons pas les adresses personnelles. — 2) Adressez-vous aux cycles Stella, à Nantes.

M. Gilbert TRUCHE, 20, impasse Ballières, Montauban (T.-et-G.). — 1) Nous pensons que vous devez avoir un cadre de 62 cm. — 2) Vous pouvez débuter au début de la saison prochaine.

Un lecteur d'Engewiller. — 1) Da Rui, Huguet, Saunier, Vaast ne paraissent pas actuellement avoir leur place dans l'équipe de France. — 2) Voici un classement des goals français : 1. Vignal; 2. Da Rui; 3. Dakowski; 4. Ruminsky; 5. Pons; 6. Remetter; 7. Angel; 8. Germain; 9. Favre; 10. Ibrir; 11. Domingo...

Futur Comptable dans 4 mois "tu iras à ton bureau"

(Niveau d'instruction : Certificat d'Études)

La comptabilité est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé ?

En 4 mois vous pouvez apprendre la Comptabilité chez vous sans rien changer à vos occupations habituelles.

Ayez donc confiance en vous — Avec la Méthode Caténale, il suffit, pour apprendre la comptabilité, d'avoir été à l'école primaire jusqu'à 13 ou 14 ans, d'aimer un peu les chiffres, d'avoir une bonne écriture courante et une certaine maturité d'esprit.

Oui, c'est possible de devenir comptable — En effet : 6 leçons suffisent pour comprendre à fond le mécanisme de la comptabilité en partie double, telle qu'on la pratique partout en France et 10 autres leçons suffisent pour connaître TOUT le programme de l'examen officiel (C. A. P.) (Commercè, Arithmétique commerciale, Applications comptables. etc...)

(aucun diplôme n'est requis pour se présenter à cet examen)

La Comptabilité s'apprend normalement en 4 mois — Comme il est naturel que cela vous semble plutôt rapide, remplissez dès ce soir le coupon ci-dessous et envoyez-nous le.

Vous aurez alors l'occasion de lire ce que les autres pensent de nous, sous forme de références provenant de toute la France, toutes authentifiées par le nom et l'adresse des Signataires.

Décidez vite, les autres agissent — La Comptabilité est un métier de mieux en mieux considéré, de mieux en mieux payé et qui peut vous rendre indépendant. Partout on emploie des comptables. Profitez-en si vous le pouvez puisque, aujourd'hui, quoi qu'on fasse il faut connaître la comptabilité.

COUPON GRATUIT à détacher et à retourner à :
ECOLE FRANÇAISE DE COMPTABILITE, 91, avenue de la République, PARIS

Veuillez m'envoyer gratuitement et sans engagement la documentation relative à la méthode Caténale et à l'enseignement de la comptabilité par correspondance.

NOM .....

ADRESSE .....

CARCASSONNE, LYON, CATALANS ET VILLENEUVE EN 1/2 FINALES

TROIS matches faciles avec de larges scores, une rencontre très serrée, ainsi se résume la journée des quarts de finale de la coupe des XIII.

En réalité, tous les favoris se sont qualifiés. Lyon a, en effet, sorti le seul club amateur encore en course, Lavardac, qui avait battu, on s'en souvient, au tour précédent, l'équipe fédérale de Carpentras. Le score est lourd, mais Lavardac a la consolation d'avoir marqué 13 points.

Comme il était prévu, sur le terrain de Marseille, les Toulousains n'ont pas pu faire grand-chose devant les Carcassonnais. De même, les Lézignanais n'ont pas pesé lourd devant le treize de Perpignan.

Seul, le quatrième match, Villeneuve-Albi, joué à Parpignan, a été indécis. Finalement, le perçant des lignes arrière a pris l'avantage sur les avants de Berthomieu.

LES RESULTATS

Carcassonne-Toulouse, 27-8; Lyon-Lavardac, 34-13; Catalans-Lézignan, 36-3; Villeneuve-Albi, 12-10.

CATALANS-LEZIGNAN (36-3). L'ailier lézignanais Darrieumerlou plaqué par les Catalans Bruzy et Ulma. (Téléphoto transm. de Carcassonne.)

ALBI-VILLENEUVE (8-10), à Perpignan. L'avant albigeois Verdier (à dr.) part en force vers la ligne de but de Villeneuve. A g.: son équipier Cesse accourt pour l'aider (Tél. trans. de Perpignan).

LYON-LAVARDAC (34-13), à Lyon. L'équipe des amateurs de Lavardac, animés par Baretaud, n'a pu résister aux assauts des champions de France. Lécuyer a intercepté et va marquer un essai.

CARCASSONNE-TOULOUSE (27-8), à Marseille. Les Toulousains n'ont tenu qu'une demi-heure devant les équipiers de Puig-Aubert. Lasalle ramasse le ballon. Derrière lui : Gacia et Benausse.

PAYS DE GALLES-FRANCE (9-5), à Swansea. Le « quinze » de France a réussi une excellente performance. Ne jouant qu
Gallois, qui ne réussirent pas à franchir la ligne de but des Tricolores. Bréjassou, que l'on voit à terre, a réussi à passer le

SWANSEA : LE MATC

Le seul essai marqué au cours de la partie fut réussi par les Français. Sur une ouverture de Dufau, Maurice Prat a percé et servira brillamment Michel Pomathios.

Le ballon est sorti pour les Français. Carabignac a attaqué sur le « côté fermé » et, arrivé sur la touche, transmet le ballon à Pomathios, aussitôt stoppé par Phillips.

C'est
cours
Tricol

ALDO EMINENTE, nageur sprinter a les nerfs de son père, escrimeur

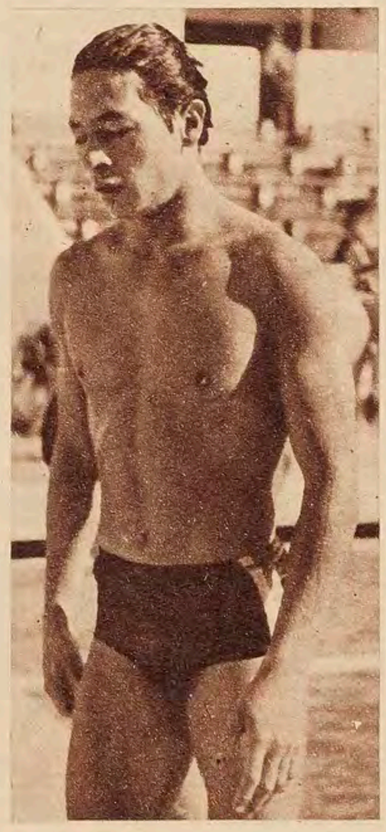
ALDO EMINENTE, le sprinter que Pierre Barbit découvrit l'an dernier et poussa au premier plan en l'espace de quelques mois, est désormais entré parmi les grandes vedettes internationales : 2'14"5/10 dans le dur bassin de 33 mètres de Pantin, puis 59"7/10 au 100 mètres, sont des performances que bien peu réussiraient.

« Eminente est un champion de la plus belle espèce, nous a dit Minville, je ne l'ai eu que quinze jours avec moi, mais j'ai pu l'apprécier. Il possède une vitalité et un influx nerveux absolument extraordinaires ; il est bagarreur en course et sérieux à l'entraînement. »

Qualités qu'il a héritées, d'ailleurs, de son père, champion d'escrime.

Revue des champions au cours de cette réunion pré-olympique de Pantin, où l'on a vu un Jany accrocheur en diable, Vandamme en progrès, Ginette Jany, Josette Arène, Odette et Maurice Lusien, Gilbert Bozon, Boiteux, Bernardo et Mady Moreau qui, tous, s'acheminent avec une sûreté que l'on ne remarquait pas les années passées vers la forme olympique.

J. B. G.



Jean Debuf (lourd lég record de l'épaulé jet

L'équipe de France de poids et
Montrouge, des Autrichiens. De
Firmin, Debuf, qui battit son r

nce. Ne jouant qu'à quatorze durant toute la 2e mi-temps, par suite de la blessure de Dufau, les Français tinrent longtemps tête aux- réussi à passer le ballon à Collombier, qui ne peut échapper à l'arrêt de son vis-à-vis. Bourdeu (à g.) se replie. A droite : Ken Jones.

Dufau eut la clavicule fracturée vers la fin de la 1re mi-temps. Guy Basquet et Michel Pomathios le ramènent vers la touche.

ATCH DES OCCASIONS PERDUES...

C'est Jean Prat qui prit la place de Dufau, blessé au cours de la 2e mi-temps. Le ballon est sorti pour les Tricolores et le Lourdais s'apprête à dégager en touche.

a atta- trans- hillips.

(lourd léger) a amélioré de 5 kgs son épaulé jeté au cours de France-Autriche

ce de poids et haltères qui a triomphé dimanche dernier, à utrichiens. De g. à dr.: Thevenet, Héral, Noguès, Dechy, ui battit son record de l'épaulé-jeté (160 kg.) et Deglaire.

LES FRANÇAIS N'ONT PAS SU "FINIR" !

DE L'UN DE NOS ENVOYÉS SPÉCIAUX **Marcel de LABORDERIE**

SWANSEA. — Le vingt-septième France-Galles, joué au terrain de Saint Helen's à Swansea, en présence de cinquante mille spectateurs, restera pour nous le match type des occasions perdues. Il est stupéfiant qu'après avoir eu de si nombreux essais au bout des doigts les joueurs français se retirent vaincus du débat. Comment donc, après avoir aussi largement dominé, après avoir bâti le meilleur rugby, après avoir mené les offensives les plus étincelantes, ont-ils pu laisser échapper la victoire ?

Elle eût été retentissante cette victoire, car il n'aurait pas été banal d'être allé battre chez lui, sur son sol, le quinze du Pays de Galles, détenteur de la triple couronne, après ses victoires successives sur l'Angleterre,

Voici quels étaient les joueurs qui ont composé le quinze de France à Swansea : arrière : *Brun ;* trois-quarts : *Pomathios, Maurice Prat, Mauran, Collombier ;* demis (o) : *Carabignac,* (m) : *Dufau ;* 3e ligne : *Jean Prat, Basquet, Bourdeu ;* 2e ligne : *Mias, Chevallier ;* 1re ligne : *Biénès, Labadie* (tal.), *Brejassou.*

l'Ecosse et l'Irlande. Mais les faits nous rappellent à la réalité : l'équipe de France a été battue, 9 à 5, et doit se contenter de l'hommage qu'a rendu à sa valeur la totalité des sportifs gallois, en reconnaissant que notre quinze avait été le meilleur et qu'il méritait la victoire.

LES FRANÇAIS ONT MANQUE DE FINI

Evidemment, on peut faire grief à nos représentants de n'avoir pas su finir leurs attaques. Ils ébauchaient les plus belles offensives, l'exécution en paraissait d'une pureté limpide, mais il manquait cet élément déterminant de la fin, qui est comme le paraphe du vainqueur.

Manque de fini chez Pomathios et chez Bourdeu, quand ils n'ont pas le coup de rein suffisant pour franchir les derniers mètres qui les séparent de la ligne blanche adverse, manque de fini chez Colombier, quand il n'a pas la résolution de foncer, alors qu'un vaste espace libre se présente devant lui. Mais il ne s'agit pas d'accabler notre équipe. Si, parlant de l'offensive, nous signalons le défaut de la cuirasse, nous voulons aussi louer les mérites d'une équipe que le mauvais sort ne voulut pas épargner.

L'ACCIDENT DE DUFAU

Alors qu'il paraissait avoir la situation bien en main, alors qu'il s'imposait comme le maître du terrain, ne voilà-t-il pas que deux minutes à peine avant la mi-temps, notre demi de mêlée, Dufau, heurtant de l'épaule l'avant gallois Hayward, se brisait la clavicule. Dès lors, notre équipe était réduite à quatorze unités et Jean Prat, promu au rôle de demi de mêlée, allait vivre des minutes bien désagréables. C'est bien simple : en douze minutes, l'arbitre le pénalisa, lui ou le talonneur Labadie, de quatre coups de pied, non loin des poteaux. C'est là, hélas ! que le match se joua. Car sur ses quatre tentatives, Lewis Jones en réussit deux. C'en était assez pour renverser la situation. On pourra épiloguer à longueur de journée sur la sévérité de l'arbitre écossais, M. Austin, mais à quoi bon ? Nous en avons vu bien d'autres...

Retenons plutôt tout ce qui permet de dire que le rugby français ne sort nullement diminué du match de Swansea. N'oublions pas d'abord que l'équipe de France avait été donnée battue par un large score. Les Gallois voulaient volontiers parier avec nous à 4 contre 1 et prévoyaient un écart de 15 ou 20 points. Les premières minutes semblèrent leur donner raison. A peine la première mêlée venait-elle de se former que le demi d'ouverture Alun Thomas réussissait un drop-goal. Pour un début, il n'était guère prometteur.

UN ESSAI FRANÇAIS PAS COMME LES AUTRES

La suite devait revêtir une autre allure et l'essai marqué à la vingtième minute par l'équipe de France reste un modèle du genre. Toute sa conception fut ingénieuse et son exécution parfaite. A une mêlée formée à 30 mètres des buts gallois, nettement sur la droite, le demi d'ouverture Carabignac simulait une attaque du côté ouvert et orientait vers lui la défense galloise. Mais le centre Maurice Prat, croisant sa course avec la sienne, était lancé par Dufau du côté opposé. Il passait entre la mêlée et l'ailier Philips et, face à l'arrière G. William, il passait à Pomathios qui avait réussi à se détacher de son rival direct surpris. C'était l'essai, un essai de classe internationale qui, non seulement assurait notre avance, 5 à 3, mais nous redonnait confiance dans l'issue du match.

CARABIGNAC, PIVOT DE L'EQUIPE

Cette confiance se trouvait fortifiée par la tenue de nos joueurs : Carabignac apparaissait comme la pièce maîtresse de l'échiquier. Sur la solidité de son jeu et de sa personne venaient se briser les assauts des avants gallois et le demi d'ouverture Alun Thomas en fut toujours pour ses espérances, chaque fois qu'il crut possible de percer nos lignes. Autour de Carabignac, se cristallisa la défense de nos centres, et il n'est pas excessif de prétendre que Mauran et Maurice Prat dominèrent d'une classe leurs adversaires.

Même le nouveau, Collombier, se mit au diapason. Il mena une contre-attaque de quarante mètres qu'il termina par un coup de pied de déplacement. Bourdeu, reprenant le ballon, aurait dû faire marquer l'essai, mais Pomathios rata l'occasion...

Au cours de la seconde mi-temps, notre équipe réduite à quatorze et d'abord distancée par deux buts mena sur la fin les offensives les plus dangereuses. Brun mena une contre-attaque éblouissante qui aurait dû aboutir à l'essai; Maurice Prat réussit une percée du même ordre.

LES MEILLEURS : BRUN, MAURAN, CARABIGNAC

Aujourd'hui, quand il s'agit de discerner les mérites de nos joueurs, on hésite entre le jeu éblouissant de Brun, le grand virtuose de la rencontre, entre Carabignac, pivot de notre jeu, entre Mauran, précieux et efficace en défense, adroit en attaque, entre Maurice Prat qui a le « punch » et qui mena des mouvements irrésistibles et entre certains avants, chez lesquels Mias se montra le plus agissant, le plus entreprenant, à côté de Jean Prat, si précieux pour son sens du jeu, pour sa défense au pied, à côté de Biénès, actif, de Basquet, opportuniste, efficace, de Labadie, qui joua son rôle, de Chevallier, plein de bonne volonté, de Bourdeu et Bréjassou, aux robustes coups de boutoir.

L'équipe de France a perdu son match, par trois coups de pied contre un essai transformé, mais elle revient de Swansea avec tous les honneurs de la guerre.

Les regrets de Bourdeu...

JE réalise maintenant que je pouvais marquer l'essai quand Colombier et Mauran avaient lancé cette attaque sur la fin. Je n'étais pas à un mètre de la ligne et sans aucun doute je n'avais qu'à forcer un peu, mais j'ai entendu Chevallier qui, un peu en arrière, m'appelait éperdument : « A moi ! A moi ! » J'ai renoncé à aller plus loin, pour respecter l'esprit du jeu d'équipe. Hélas ! Chevallier n'était pas démarqué. Et voilà comment on laisse échapper une victoire méritée. C'est dommage. J'aurais aimé, vaincre avec mes camarades.

... et ceux de Jean Prat

JE ne comprends rien à l'obstination apportée par l'arbitre à nous pénaliser. On a compté treize coups francs pour le Pays de Galles et seulement quatre pour nous. Mais le plus grave, c'est que, sur ces treize coups francs, sept ont été accordés en bonne position. Lewis Jones n'en réussit que deux. J'aurais bien voulu bénéficier des mêmes avantages ! L'arbitre me faisait comprendre qu'il s'en prenait à la mise en mêlée ou au talonnage. Si Dufau n'avait pas été blessé, nous aurions gagné le match à coup sûr.

Une touche courte vient d'être jouée. Biénès (à droite) s'est assuré le ballon et a passé au demi de mêlée Gérard Dufau (9). Sous les yeux de Basquet, capitaine de l'équipe de France, Dufau va ouvrir sur ses lignes arrière. Il a évité le plaquage de Philips. Derrière : le 3e ligne Forward.

LES GALLOIS NE SOUHAITENT NI LA RUPTURE...

SWANSEA (de notre envoyé spécial). — S'il est un lieu où l'on s'intéresse particulièrement à notre rugby et où l'on s'inquiète de la menace qui plane sur les relations franco-britanniques, c'est bien au Pays de Galles.

Les feuilles de Cardiff, de Newport, de Swansea commentent encore le fameux communiqué de l'International Board; et l'une d'elles, le « Herald of Wales », donnait encore, à la veille du match France-Galles, mille détails sur la manière utilitaire et commerciale dont était comprise la pratique du rugby en France.

Elle mentionnait les avantages accordés aux bons joueurs. Certains deviennent propriétaires de cafés ou de restaurants; d'autres, représentants ou voyageurs de commerce dans l'établissement du « chairman », c'est-à-dire du président du club. Enfin, ce même journal n'hésite pas à préciser qu'une prime de 20.000 francs est accordée aux joueurs en cas de victoire dans des matches importants.

D'où les Britanniques tiennent-ils cette documentation ? Nous ne savons. Mais faut-il croire qu'ils sont bien renseignés ?

⁂

Je me souviens qu'au cours de la présente saison, un journaliste londonien me demandait quel pouvait bien être le montant de la prime accordée aux joueurs qui participent à un match international. Il fut étonné de ma surprise et de mon indignation et consentit tout de même à me croire quand je lui expliquai que ce serait plutôt le joueur qui paierait, et très cher, l'honneur de figurer dans un match international...

J'ai rappelé cet incident à des dirigeants gallois et je leur ai répété ce que j'avais déjà écrit dans cette revue et qu'on ne leur avait montré, en définitive, que la plus vilaine façade du rugby français.

Il est difficile de les amener à parler de cette question; et, quand ils s'y décident, c'est à la condition de n'être pas nommés.

Bref, l'un d'eux me demanda fort ingénument si la publication du communiqué historique de l'International Board ne répondait pas, en fait, aux vœux de la Fédération Française !

Il y avait, n'est-ce pas, de quoi s'étonner devant cette question qui semblait un peu de l'humour !

Il ajouta en substance que ce communiqué ne pouvait que renforcer la position des réformateurs et que certains, les Gallois en particulier, avaient visé ce but.

« Jouons cartes sur table, me fut-il encore déclaré. Ce n'est pas nous, Gallois, qui avons demandé la suppression du championnat des clubs. Il se peut qu'en Grande-Bretagne certains n'en souhaitent pas l'organisation. Mais, en réalité, c'est la Fédération Française elle-même qui, à Dublin, nous a annoncé la suppression du championnat. Nous n'avons fait qu'enregistrer la déclaration. »

Tout de même, si nous relisons le communiqué, il nous apparaît assez humiliant pour notre amour-propre quand il fait allusion à la nécessité de prendre des mesures efficaces. Parviendrons-nous alors à satisfaire les Britanniques ?

⁂

Les Gallois, en particulier, n'éprouvent, nous est-il révélé, aucune envie de rompre. Il n'en est pas moins vrai que, par ce communiqué, la Rugby Union s'est fortement engagée et qu'elle s'est exposée à la nécessité de prendre une décision dans un avenir assez rapproché.

Il est agréable de s'entendre dire que les Gallois sont très près de nous et qu'ils sont plus aptes à nous comprendre que tous les autres, en particulier les austères Anglais ou Ecossais.

Je résume alors les raisons qu'ils ont de tenir aux relations franco-britanniques et qu'ils m'exposent franchement, avec cordialité :

« Les Britanniques sont d'abord plus tolérants qu'autrefois. Ils ont renoncé à leur splendide isolement et ils savent être compréhensifs ! Ensuite, au point de vue strictement rugby, les Gallois, comme les autres, apprécient réellement l'élément frais qui est apporté à la confrontation annuelle entre les équipes du Tournoi International. »

⁂

Il est encore agréable d'enregistrer que le rugby français est apprécié pour son caractère pétillant, pour l'opportunisme que savent montrer les joueurs et encore ceci, en particulier : pour l'adresse de nos arrières.

« Tout cela, me déclarent les Gallois, plaide en faveur de votre rugby. »

Quand nous abordons les productions de l'équipe de France, chacun se plait à rendre soudainement hommage à la tenue des joueurs français.

Voyez donc comme tout se sait ! Les Gallois prétendent ne pas ignorer que c'est par un désir d'épuration que certains joueurs, coupables de brutalités, ont été écartés de la sélection nationale...

En définitive, on se laisse, sinon attendrir, tout au moins impressionner par la manifestation de tant de bons sentiments à notre adresse; et l'on en viendrait presque à se demander pourquoi le rugby français se trouve sous le coup de menaces aussi désobligeantes.

Au milieu des Gallois qui m'entourent, je pense décidément qu'il est difficile de comprendre...

Marcel de LABORDERIE

... NI LA SUPPRESSION DU CHAMPIONNAT !

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : Gaston BÉNAC
Rédacteur en Chef : Félix LÉVITAN

★

Tarif des abonnements
Ordinaires : 3 mois : 400 fr.
— 6 mois : 800 fr.
— 1 an : 1.600 fr.

Abonn. : 100, r. de Richelieu, Paris-2e.

★

Utiliser, pour verser le montant de votre abonnement, le C. C. P. de « But et Club-Le Miroir des Sports » : 5.390.08 Paris

★

Directeurs-Gérants :
MM. VERRIERE et MASSOT
124, rue Réaumur, PARIS
Téléph. : GUT. 75-20 et la suite

Allô ! Allô !
GONDOLO
le biscuit qu'il vous faut !
GONDOLO, le biscuit du sportif !

VEDETTE BOUDUR
POINTES INÉBRANLABLES
et en 51 la foot — 11 légère
CHAUSSURES
MERCIER
et en Rugby la pipet but de Puig Aubert
50 ans au service du sport

1850 Francs à la commande
2000 — à la réception
et 3 Mensualités de 2000 Frs
à Crédit

Montre bracelet plaquée or 10 microns à trotteuse centrale, fournitures Suisses, ancre 17 rubis, mouvement de grande précision, étanchéité absolue (Waterproof Stainless) fond acier inoxydable - munie du fameux dispositif breveté PARE-CHOCS, avec bracelet crocodile doublé peau. Quantité limitée, nous ne pourrons satisfaire toutes les demandes, livrable contre paiement de 1 850 frs à la commande, 2 000 frs à la livraison et 3 mensualités de 2 000 frs.

Pour bénéficier de ces prix de faveur, hâtez-vous ! Adressez aujourd'hui-même votre commande accompagnée de la présente annonce

SHD C. 18

LIVRAISON ET ASSURANCE GRATUITES en FRANCE et dans l'UNION FRANÇAISE. - GARANTIE DE 5 ANS par bulletin enregistré et numéroté.

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS
106, Rue LAFAYETTE PARIS (X•)

TRANCHE SPÉCIALE DE PÂQUES
DEUX GROS LOTS 60 & 40 MILLIONS

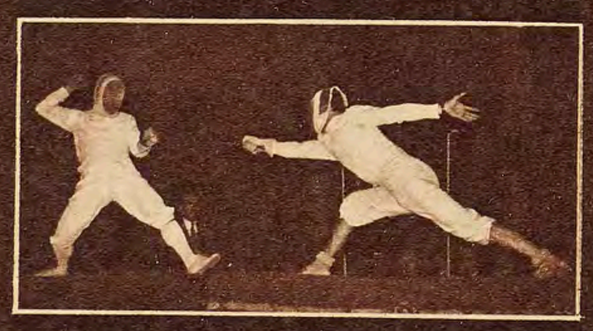
La poule aux œufs d'or ça n'existe pas, mais il y a :
LA LOTERIE NATIONALE
N.6

JACQUELINE DU BIEF SACRÉE FÉE DE LA GLACE PAR PARIS

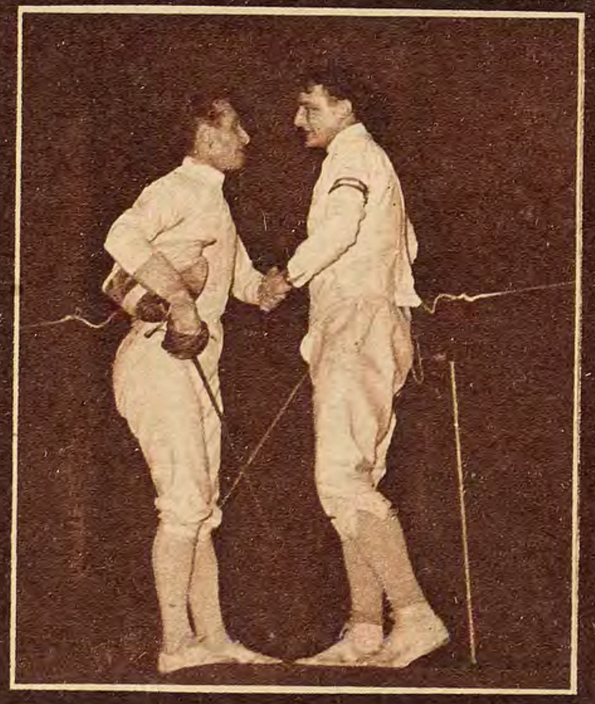
Samedi soir, sur la patinoire du Palais des Sports, J. du Bief fit une exhibition applaudie.

Le match de hockey entre Canadiens et Suédois vit la victoire des premiers (5-2), supérieurs.

LES ESCRIMEURS ITALIENS SUPÉRIEURS A WAGRAM



Le Français Lataste (à dr.) a tenu tête au fleuret à Di Rosa, meilleur escrimeur de la soirée.



D. Mangiarotti (à g.), l'un des meilleurs épéistes du monde, félicite son difficile adversaire Nigon.

Piste impraticable : l'arrivée du « National » eut lieu devant le Parc.

LE "NATIONAL" N'A PAS ÉTÉ NEUTRALISÉ !

par **Louison BOBET**

A Versailles, lorsque j'ai eu Varnajo en point de mire, j'ai entrevu la victoire. Desbats, Bernard Gauthier, Jacques Dupont et moi étions revenus très fort sur l'échappé de Saint-Rémy.

Nous avions réalisé la décision dans la côte de Buc, mais, je dois le reconnaître, la chute de Dolhats, Darrigade, Blusson, Molineris, à Versailles-Chantiers, avait facilité notre tâche.

Varnajo rejoint, j'ai tout de suite pensé au sprint final. Je connaissais bien le virage de la rue du Commandant-Guilbaud et je savais qu'il était important de l'aborder en tête pour avoir une chance supplémentaire de vaincre.

Varnajo m'a devancé de 1/5e de seconde en démarrant avant le virage et j'ai pris sa roue. Sur la ligne droite pavée, je me suis facilement dégagé.

Cette deuxième victoire consécutive dans le « National » a effacé ma désillusion de Milan-San Remo. J'appréhendais d'être trop surveillé, de voir mes adversaires se relever si je faisais partie d'une fugue. Il n'en fut heureusement rien. Mes camarades d'échappée ont tous roulé consciencieusement et la course ne fut pas neutralisée.

Jacques Dupont, au début de la course, Robert Varnajo, dans les côtes de la vallée de Chevreuse, et Robert Desbats, sur la fin (son action a compté beaucoup pour rejoindre Varnajo à Sèvres), m'ont produit la plus forte impression.

Par manque de compétitions, je me suis aperçu que je montais moins bien les « bosses » de la vallée qu'il y a un an. Jusqu'à présent, il est vrai, je n'ai pas forcé outre mesure, car ma préparation progressive est axée sur le Tour de France. Je veux prouver à certains que je suis aussi un homme de courses à étapes.

Un mot encore au sujet de mon frère Jean. Je lui avais conseillé de faire la course en tête. Il m'a écouté et je l'ai trouvé en réels progrès. Hélas !... il lui a manqué une quarantaine de kilomètres... Dans Paris-Côte d'Azur, il sera à mes côtés et j'ai grand espoir de l'y voir se distinguer.

Naturellement, c'est avec un moral plus élevé que je vais prendre le départ de la « course au soleil ». Me mettre en vedette dans cette épreuve est mon grand souci. Et, si tout se déroule normalement, j'essaierai d'offrir une nouvelle victoire à MM. Fonteneau, Paul Le Drogo et Raymond Le Bert.

(Recueilli par René MELLIX.)

BOBET, " TRICOLORE EMPANACHÉ " ET VARNAJO, VENDÉEN TÊTU, HÉROS DE " LA VALLÉE BÉNIE "

QUE d'hommes en forme dans ce Critérium National, qui n'est plus l'épreuve de rodage d'antan, mais celle de l'épanouissement presque total...

Dès la première offensive sérieuse, celle de la côte d'Etampes — car, jusque-là, il n'y avait pas eu de course, au sens véritable du mot — les meilleurs se détachèrent légèrement, prenant le commandement d'attaques massives, assez bien liées, mais pas irrésistibles, de loin s'en faut. Un seul homme réussit en effet à faire le « trou » par deux fois pour courir la belle aventure : je veux parler du jeune Vendéen Varnajo. Il se détachait dans chacune des côtes du parcours, qu'il montait littéralement au sprint, et ensuite tentait courageusement sa chance.

Mais finalement la coalition de quatre hommes en forme, rescapés de la chute de Versailles, se relayant sous la direction du « maître » Louison Bobet, devait interrompre le rêve du petit grimpeur. On peut dire cependant que, mises à part ces fugues de Varnajo, en qui beaucoup voient un nouveau Vietto, aucun des coureurs en bonne condition ne réussit à prendre du champ.

N'empêche ! Le Critérium possède un beau vainqueur, qui récidive à l'exemple de son prédécesseur, Emile Idée, puisque le champion de France d'aujourd'hui, comme celui d'hier, contrôla et sembla dominer la course de bout en bout. Bobet reste bien le numéro 1 des routiers français, un leader qui ne s'endort pas sur ses lauriers, mais qui travaille avec un esprit de suite admirable et une conscience professionnelle que je ne me lasserai pas de citer en exemple.

— Au fond, voyez-vous, déclarait Henri Boudard, à l'arrivée, le Critérium est un beau film qui se termine par la victoire du plus méritant.

Et cette place de second que s'assurait Varnajo mettait un peu de baume sur la plaie toute sentimentale qui s'ouvrit dans la poitrine du Vendéen lorsqu'il fut rejoint peu après Ville-d'Avray. Le masque tourmenté de l'animateur des côtes de Dourdan et Châteaufort, contracté jusque-là, se détendit, faisant place à un large sourire.

Derrière les deux leaders, Bernard Gauthier, le féroce attaquant grenoblois, en très bonne condition, un Desbats devenu volontaire en diable, et Jacques Dupont, le gosse appliqué et sérieux, redevenu un tout premier plan, terminaient dans la roue du « tricolore empanaché ».

Oui, un beau film plein de morale, qui voit aussi un Charles Coste, qui a mis du plomb dans sa tête, employer enfin au maximum ses belles qualités athlétiques.

Lorsque nous descendions du plateau beauceron, vers Etampes, c'est-à-dire à 60 kilomètres du but, je n'en espérais pas autant. Le Critérium n'avait revêtu jusque-là aucune de ses caractéristiques habituelles; personne, même parmi les jeunes, n'avait paru décidé à attaquer; l'attentisme régnait en maître.

par

Gaston BÉNAC

Pendant près de quatre heures d'horloge nous n'avions eu à enregistrer qu'une tentative sans conviction d'un Bernard Gauthier désireux de faire honneur à sa réputation d'attaquant et la fugue d'un Labertonnière désireux de se faire connaître et de cueillir quelques primes au passage...

Mais la vertu de la vallée bénie des cyclistes consiste à faire le tri, à placer chaque homme au rang qu'il mérite réellement.

Et Le Calvez, qui suivait le National, qu'il gagna la première année, il y a vingt ans de cela, ne cachait pas sa joie de voir cette grande épreuve avoir toujours les vainqueurs qu'elle mérite.

— Je suis fier d'avoir précédé de tels champions, ne pouvait-il s'empêcher de déclarer.

Le classement

1. Louis Bobet, les 222 km. en 5 h. 37' 12" (moyenne : 39 km. 500), sur cycle Stella, pneus Dunlop ; 2. Varnajo ; 3. Bernard Gauthier ; 4. Desbats ; 5. Jacques Dupont, tous même temps ; 6. Coste, 5 h. 37'31" ; 7. André Mahé ; 8. Darrigade ; 9. Sciardis ; 10. Marinelli ; 11. Rémy ; 12. ex-æquo : Berton, Diot, Pezzuli, Antonin Canavèse, Telotte, Michel, Dotto, Molineris, Deprez ; 21. Louis Forlini, 5 h. 39'50" ; 22. Alain Moineau ; 23. Deledda ; 24. ex-æquo : une vingtaine de coureurs.

Dès les premières difficultés de la vallée de Chevreuse, R. Varnajo a porté l'estocade. Dressé sur ses pédales, il mène la vie dure à Bobet, Muller, Dupont, Blusson et Vitetta.

VARNAJO EST INSCRIT SUR MES TABLETTES

par Jean BIDOT

Directeur technique de l'équipe de France des Tours 50 et 51

DE par mon éviction du poste de directeur technique des Français du Tour 1952, j'aurais pu me contenter d'analyser l'épreuve sur un plan général, mais je préfère juger les hommes exactement comme si j'avais, encore une fois, à assumer mon rôle de sélectionneur et je suis heureux que cette revue me permette d'exprimer ma façon de voir.

Venant immédiatement après les épreuves d'avant-saison, le Critérium National ne peut être que l'ébauche d'un tableau qui sera brossé définitivement lorsque toutes les courses qui précèdent le Tour seront terminées.

En premier lieu, et en fonction de l'impression la plus flatteuse que j'ai ressentie, je cite Robert Varnajo. Il souffrait pourtant d'une légère bronchite contractée dans le Tour d'Algérie et il m'avait entretenu de ses craintes avant le départ. Je retiens, de sa course, son envolée magistrale dans la côte de Saint-Rémy-les-Chevreuse. A cet instant, il « sortit » tout le monde de sa roue, y compris Bobet qui fut le dernier à céder.

L'avance de près d'une minute qu'il eut par la suite, confirma sa supériorité. Seuls, le nombre et l'acharnement de ses poursuivants l'empêchèrent de conserver son avantage.

Varnajo est fort, il a de l'allant, un moral et une énergie magnifiques. Alliées à sa classe naturelle, ces qualités le situent au niveau de nos meilleurs champions. Et ce n'est qu'un début...

Bobet, Dupont, Desbats, Bernard Gauthier, non pas uniquement en raison de leurs places à l'arrivée, mais davantage d'après mes notes prises depuis Etampes, furent, dans l'ensemble, les personnalités marquantes de la course.

Jacques Dupont est en excellente compagnie avec mes quatre « anciens tricolores » et il m'a beaucoup plu. Il faut que ce garçon se débarrasse de sa timidité, qu'il croie en ses énormes moyens et qu'il joue « gagnant ».

La grande période de l'épreuve connut son déroulement d'Etampes à l'arrivée. J'y ai remarqué des hommes qui, sans chute ou crevaison, auraient dû être dans le lot vainqueur et, qui sait, compte tenu de leur rapidité au sprint, s'ils n'auraient pas, l'un ou l'autre, triomphé dans ce 21e National ? Il s'agit de Dolhats, Baldassari et Blusson. Tous trois ont été parfaits et ont confirmé leur très beau début de saison.

Grande satisfaction aussi avec le jeune Dacquay, dont j'avais inscrit le nom, voici cinq mois, sur mes tablettes avec cette mention : « Possible pour le Tour de France ».

Il y a de « beaux retours » : Coste, Moineau, Marinelli. J'ai retrouvé aussi un excellent Rémy, en bonne condition avec son tempérament de battant et très au point.

Sciardis, Dotto, André Mahé, Molinéris, Rioland, Muller, m'ont laissé une impression favorable à des moments où la course était extrêmement disputée.

Un mot, enfin, sur Louison Bobet. Son intelligence de la course, son à-propos, furent à l'origine de sa victoire, mais je ne crois pas me tromper en avançant qu'il est moins irrésistible et moins supérieur à ses adversaires que l'an passé. Il lui manquait peut-être la présence efficace et tonifiante de son alter ego Barbotin pour qu'il soit vraiment lui - même. L'absence de son fidèle lieutenant, à ses côtés, peut lui enlever sa belle assurance d'antan.

(Reproduction même partielle strictement interdite.)

Après une succession de démarrages, l'énergique Varnajo a réussi à se libérer de ses rivaux. Il termine seul l'escalade de la pénible côte en lacet de Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

AVEC NOTRE COLLABORATEUR R. FLAMBART DANS LA VOITURE DU DIRECTEUR SPORTIF

Notre collaborateur R. Flambart (à g.) prend place à bord de la voiture de Paul Le Drogo.

9 h. — Branle-bas de combat, rue du Départ, au café « Le Paris-Brest ». Le patron, Paul Le Drogo, directeur sportif des Stella, va tout à l'heure livrer une nouvelle bataille...

9 h. 05. — Tous les « petits » sont là, couvés par Paul Le Drogo et Jacques Huret : Coste, Malléjac, Bertho, Sévignon, Cariou, Audaire.

9 h. 10. — En route pour le Parc.

« M'sieur Paul, je n'ai pas de boyau de rechange », dit le rougeaud Julien Bertho...

« C'est toujours pareil, tu ne penses à rien...

9 h. 15. — Paul Le Drogo se met au volant; Edmond Moisdon, le mécano, prend place à côté de Jam, un vrai Breton de Pont-de-Buis, et nous filons vers le Parc.

9 h. 40. — Poinçonnage. Paul Le Drogo prend contact avec Bobet frères, Barbotin, Blusson et Guillier.

10 h. 15. — Nous quittons le Parc, dans le sillage des 141 concurrents du National. Jam n'est plus parmi nous; il a cédé sa place à M. Peigne, commissaire de la F.F.C., chargé de contrôler les faits et gestes de l'équipage.

10 h. 30. — Sèvres. Départ réel. « Une rasade de muscadet avant de partir », dit Paul Le Drogo, qui ajoute : « Quelle chance : le soleil luit. Je n'ai que 8 imperméables pour 13 coureurs... »

10 h. 59. — Dans la plongée sur Choisy-le-Roi, une chute : « C'est un de chez nous ! » Paul Le Drogo bondit hors de sa voiture. « Mon pauvre Julien (c'est Bertho) !...

11 h. 04. — Bertho a pris place dans l'ambulance. Nous repartons, car, devant, Bobet, Barbotin ou Blusson peuvent être victimes de crevaisons. Paul Le Drogo, au cœur sensible, nous dit : « Julien m'a fait de la peine... »

11 h. 25. — Après un terrible gymkana, nous reprenons place dans la caravane. Rien ne s'est passé. Ouf !

11 h. 50. — Guillier crève. Edmond Moisdon change de roue et le coureur dit « Merci ». C'est rare !

12 h. 44. — Une nouvelle chute. « Encore un Stella par terre, dit Paul Le Drogo; décidément, ils ne savent plus se tenir sur deux roues. » Mais Malléjac se relève sans blessure et rejoint.

12 h. 46. — Nouvelle alerte. Nédellec crève. Edmond Moisdon répare en hâte et le coureur recolle au peloton.

12 h. 55. — « Zut ! s'exclame Moisdon, j'ai oublié ma pince plate dans l'herbe en dépannant Nédellec. »

13 h. — Cent kilomètres sont couverts. Le peloton est toujours groupé. « Il n'y a pas de châtaigne, aujourd'hui »...

13 h. 14. — Nouvelle chute de deux « Stella » : Sévignon et Barbotin. Ça continue... Barbotin crève

MAGNIFIQUE TRIPLÉ

1950 BARBOTIN - 1951 L. BOBET

CRITERIUM NATIONAL

de la ROUTE - 1952

1er LOUISON BOBET

Tous sur bicyclettes

Stella

Boyaux DUNLOP, dérailleur SPÉCIAL LOUISON BOBET fabrication HURET

St. des Cycles-Motos-Machines à coudre

STELLA à NANTES

TROISIEME VICTOIRE CONSECUTIVE

1950 : BARBOTIN, sur Stella; 1951 : BOBET, sur Stella

CRITERIUM NATIONAL DE LA ROUTE

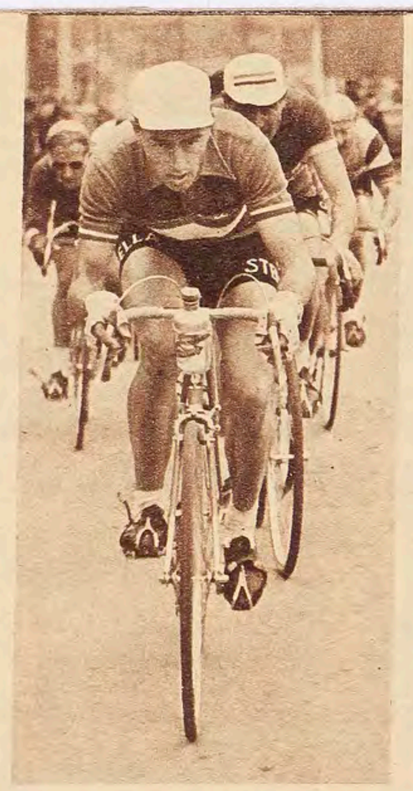
1952 : 1er Louison BOBET

sur cycle STELLA

avec dérailleurs SPECIAL LOUISON BOBET, fabrication HURET et Fils, dérailleurs avant et arrière, double plateau, papillons, à NANTERRE (Seine)

DÉRAILLEUR Huret

EN REFUSANT DE COMBATTRE DANS MILAN-SAN REMO, LES "GRANDS" DE LA ROUTE, FAUSTO COPPI EXCEPTÉ, ONT SONNÉ LE GLAS DES PARCOURS TRADITIONNELS DEVENUS TROP FACILES AVEC L'AMÉLIORATION DU SOL.



Derrière Varnajo, le champion de France, Bobet, conduit la chasse.

Varnajo, au faciès tourmenté, les traits crispés, fonce sur le plat.

La jonction s'est opérée à Sèvres. Desbats, Bobet, Dupont, B. Gauthier ont rejoint le fuyard. Ils resteront groupés jusqu'à l'arrivée.

Varnajo, plus brillant animateur du Critérium National, échange avec Bobet, vainqueur au sourire satisfait, une poignée de main.

DE L. BOBET : L'EX-ROUTIER PAUL LE DROGO

en même temps. C'est la série !

13 h. 16. — Encore un poulain de Le Drogo dans l'herbe : c'est Mallé-jac. Il est K.O. La poisse continue... « Edmond (le mécano), viens vite, crie Paul; il n'a pas de mal, mais ne repartira pas. Fonçons devant. »

13 h. 18. — Nous revoilà dans le sillage de Barbotin qui chasse pour rejoindre en compagnie de Piot, Bizetti et Lauredi. Paul Le Drogo juge : « Ce n'est pas du grand Barbotin, son coup de pédale est encore lourd. »

14 h. 30. — Etampes : « Enfin, les actualités sont terminées, nous allons assister au grand film... »

15 h. 05. — La côte de Dourdan est franchie. Bobet, Coste, Blusson sont en tête. « Allons nous placer derrière les leaders », décide Paul Le Drogo. Nous passons Barbotin. « Vous voyez, cela se confirme. Ce n'est pas la grande forme... »

15 h. 15. — Mais Barbotin, en compagnie de Dotto, Brulé et Antonin Canavèse, revient sur le groupe de tête. Le Drogo en est éberlué et... pas mécontent du tout !

15 h. 35. — Saint-Rémy-les-Chevreuse. L'ardoisier de service indique : 93 en tête. C'est Varnajo. « Que Bobet ne laisse pas partir ce gars-là », dit Paul Le Drogo, qui, en même temps, voit Barbotin devant lui, en queue de peloton.

15 h. 40. — Altercation entre un directeur adjoint de la course et Paul Le Drogo qui veut passer la cohorte des voitures pour suivre Bobet, Coste et Blusson de plus près. « C'est interdit », lui dit-on. « Je passerai quand même. » Deux brusques coups de volant, deux accélérations, et nous voilà dans le sillage du groupe Bobet à l'entrée de Versailles.

15 h. 30. — Versailles, le pont, les pavés humides, les rails. Trois hommes à terre. « Encore un Stella ! » C'est Blusson cette fois. Serge n'a pas de chance, lui qui pouvait encore espérer gagner au sprint et confirmer son brillant Milan-San Remo ! Moisdon est encore à l'ouvrage. Le deuxième peloton passe. Blusson repart, rageur.

16 h. — Sortie de Versailles. Nouveau gymkana parmi les voitures, les coureurs et la foule. « C'est inouï, je suis là comme en « prison », rugit Paul Le Drogo. Ah ! si jamais Bobet ou Coste crèvent ! »

16 h. 10. — Nous arrivons devant le Parc des Princes.

— Qui a gagné ? demande Paul Le Drogo.

— Bobet !

— Alors, tant mieux !...

Si Paul n'a pas assisté à la victoire de son poulain, il en est tout de même très heureux.

— Quelle journée à émotions avec toutes ces chutes, s'écrie-t-il avant de nous quitter. Vite, un coup de muscadet...

MILAN-SAN REMO nous a apporté un lot de déceptions d'autant plus vivement ressenties qu'elles étaient inattendues.

Au départ, l'épreuve avait le prestige de ces galas de bienfaisance dont les programmes comportent d'interminables listes de vedettes « aimablement conviées à prêter gracieusement leur concours ».

On sait très bien désormais comment ça finit : par des apparitions furtives, entre deux petits numéros...

Ce n'est plus un spectacle : c'est de l'exhibition.

Tant mieux pour ceux qui s'en contentent.

Il reste aux autres à se montrer moins confiants à l'avenir.

Milan-San Remo a failli à sa réputation, malgré « l'affiche » et le succès au sprint d'un homme de qualité : Loretto Petrucci.

Trop de seigneurs y ont fui leurs responsabilités.

Seul Coppi a pris les siennes.

Ni le temps, trop beau pour éprouver les seconds plans, ni le parcours, trop facile désormais étant donné l'état du sol, n'étaient cependant les alliés du coureur italien.

Pour que Milan-San Remo fût digne,

par FÉLIX LÉVITAN

à la fois de son passé et du lot relevé de ses engagés, il eût été indispensable que Bobet, Koblet, Kubler, Van Steenbergen, Magni, Barbotin, Ockers, d'autres encore, dont les noms ne nous viennent pas à l'esprit, consentissent à contre-attaquer après l'essai infructueux de Coppi.

Ils s'en sont bien gardés et ils avaient bonne mine à l'arrivée, noyés dans l'énorme peloton qu'une impitoyable guerre d'usure eût pulvérisé.

On accuse souvent les organisateurs du Tour de France de s'ingénier à rendre attrayantes les étapes monotones de leur épreuve. Ce sont eux, pourtant, qui ont raison, comme auraient raison les promoteurs de Milan-San Remo d'abandonner un itinéraire où nul ne peut plus donner sa mesure s'il ne jouit du dédain de ses pairs. C'est le drame de Milan-San Remo et celui de plusieurs compétitions classiques conservées par tradition. Voyez Paris-Tours et dites-nous quel est son objet à l'heure où le dérailleur nivelle les valeurs ? Et ce Turchino, sûrement pénible lorsqu'il était fait de pierres et de terre, quel est son rôle aujourd'hui qu'il a les allures d'un boulevard ? S'il faut l'aborder après une boucle de deux cents kilomètres pour lui rendre de l'effet, non, merci ! Mieux vaut s'en passer.

Alors, quels remèdes ?

Rompre avec la tradition, si les vedettes se refusent à combattre, renoncer à Milan-San Remo, comme à Paris-Tours, et retrouver des difficultés propres à être utilement employées par les hommes de bonne volonté.

C'est le salut du cyclisme routier.

Et, si les Italiens ont été comblés par la réussite de Petrucci et l'excellente place de second de Minardi, les Français ont éprouvé une vive satisfaction à reconnaître dans le peloton de tête trois représentants de qualité : Jean Robic et Serge Blusson, victime de crampes, hélas ! au moment de l'enlevage, et Raphaël Geminiani, l'animateur de la course.

Ils ne sont pas responsables du désintéressement des « Grands » et ce serait une injustice de ne pas les féliciter sans arrière-pensée.

LA FOI SOULÈVE LES MONTAGNES

par AL. VAN LAETHEM

ON a donné des interprétations diverses à ce Milan-San Remo, qui vient d'inaugurer de manière assez inattendue la campagne routière internationale.

Certains ont surtout regretté le renoncement trop rapide des grandes vedettes. D'autres ont davantage vanté l'audace offensive des jeunes, voire des « sans-grade ». Les deux thèses se défendent, mais j'avoue que, pour ma part, je suis bien plus disposé à m'enthousiasmer de la course des attaquants qu'à déplorer la passivité des « grands ».

Nul ne pouvait savoir au centième kilomètre la tactique qu'allaient adopter les Coppi et les Bartali, les Kubler et les Bobet, les Magni et les Bevilacqua. Et pourtant, ce fut à ce moment-là déjà que la décision s'amorça et, si Geminiani fut la pierre magnifiquement solide sur laquelle se construisit tout l'édifice, il faut reconnaître que les « seconds plans » et les « hommes nouveaux » qui aidèrent le champion français jetèrent généreusement toutes leurs forces dans la bataille.

Ce furent eux qui donnèrent à Milan-San Remo son rythme rapide et soutenu, son dessin limpide. Ce furent eux aussi qui, par leur ténacité, permirent en fin de compte l'exploit à panache de la course : celui de Loretto Petrucci s'évadant du groupe des vedettes, trouant à la manière d'un bolide acéré les pelotons de contre-attaques et conquérant en fin de compte un triomphe indiscutable.

Tous ces routiers ont réussi à gagner la sympathie des suiveurs parce qu'ils ont eu le cran de s'attaquer au bloc des « demi-dieux ». Leur tâche paraissait irréalisable, mais la foi soulève les montagnes et ils ont réussi.

Il y avait parmi eux, et c'est la remarque la plus optimiste, des Italiens, des Français, des Suisses, des Hollandais même ! Il n'y avait, hélas, pas de Belges, ou si peu...

La charge de la brigade légère a été sonnée partout, sauf en Belgique, et le plus déprimant vient de ce qu'après la défaite, les descendants des anciens grands Flahutes n'exprimaient même pas le moindre regret, ni le moindre dépit. Ces vaincus souriaient aux anges, comme des vainqueurs...

LE CLASSEMENT

1. Petrucci, 7 h. 22' 7" (38 km. 670); 2. Minardi, à une longueur; 3. Blusson; 4. Geminiani; 5. Falzoni; 6. Seghezzi; 7. Schaer; 8. Robic; 9. Pettinati; 10. Moresco; 11. Barducci; 12. Wagtmans; 13. Piazza; 14. Lambertini, tous même temps que Petrucci.

Viennent ensuite, parmi les étrangers : 30. Chapatte, 7 h. 23' 34"; 31. Olivier; 31. Ockers; 34. Keteleer; 37. ex-æquo : un peloton de 59 coureurs comprenant les Italiens Coppi et Bartali, les Français Bobet, Barbotin, Baldassari, Renaud, Teisseire et Marinelli, les Suisses Kubler, Koblet, Huber, Sphler et Freyvogel et les Belges Schils et Van Steenbergen, tous même temps que Chapatte, 7 h. 23' 34".

Enfin : 106. Van Roobroeck, 7 h. 30'; 108. Metzger, 7 h. 32' 44"; 111. Dupont, 7 h. 35'.

Mercredi s'est déroulée la première classique de la route : Milan-San Remo. Les vedettes ne forcèrent pas leur talent et un peloton de 14 coureurs disputa le sprint. Petrucci l'emporta devant Martini, Serge Blusson et Geminiani.

Geminiani mit le feu aux poudres avant le Turchino en compagnie de l'Italien Ciolla. Passé le Turchino, Gem fut le plus ardent à conduire la fugue le long de la Riviera italienne. Il grimpe en force, précédant Van Breenen et le Belge Blomme.

Bobet enlève le maillot à manches arboré au départ.

Rayons cassés. Vite, Guillier prête main-forte à son leader.

Guillier a démonté sa propre roue et la tend à L. Bobet.

Le champion de France, très calme, remonte sa machine.

La réparation a été effectuée rapidement. L. Bobet repart.

Le drame est fini. Il ne reste plus qu'à recoller au peloton.

PETRUCCI ALLAIT VITE ET MEME SANS CRAMPES...

par Serge BLUSSON

DEPUIS que je suis rentré de San Remo, j'ai bien dû faire vingt fois ou plus le récit de ma course pour mes amis, tous désireux de savoir si j'aurais pu gagner sans les fâcheuses crampes qui m'assaillirent dans le Capo Cervo, le deuxième de la série, et qui ne me lâchèrent pas jusqu'à l'arrivée.

— Tu vas vite, Serge, me dit-on. Sans tes crampes, tu aurais gagné.

Je n'en suis pas aussi certain que mes supporters qui, dans leur désir de me consoler, oublient tout simplement que Petrucci n'est pas le premier venu et que Minardi, qui me devança également, avait réalisé l'an dernier un exploit sensationnel en menant pendant les trois derniers kilomètres du Tour de Lombardie pour finalement n'être battu que d'un souffle par Bobet qui avait jeté son vélo sur la ligne.

C'était la première fois que je disputais Milan-San Remo.

Ce n'est que bien graduellement que je pris confiance, surtout lorsque je pus m'apercevoir que je me trouvais en compagnie de rouleurs appréciables et qui prenaient leur tâche au sérieux, malgré le but encore lointain. D'avoir Geminiani à mes côtés me plaisait, car je savais que Raphaël n'abdiquerait pas aisément. Et tous les Italiens présents dans l'échappée avaient également, me semblait-il, excellent moral. Je me trouvais « dans un bon coup », mais, malgré ma satisfaction, je ne pouvais m'empêcher de douter. Le retour de Petrucci m'a rendu confiance. Je savais, puisqu'il s'était classé troisième l'année précédente, que c'était un « finisseur ». Il devait savoir ce qu'il faisait celui-là, et je ne pouvais le considérer comme un petit fou dans mon genre. Puis les « capi » sont arrivés. Je n'ai jamais passé, et je ne m'en cache pas, pour un garçon qui se trouve à l'aise dans les côtes. Pourtant, dans le Capo Cervo, lorsque le Hollandais Wagtmans s'est mis en tête de nous attaquer, j'ai répondu instantanément et il n'y avait plus au sommet avec nous que Minardi et Petrucci. C'est après ce bref effort que j'ai subitement senti aux mollets la désagréable morsure de la crampe qui, traîtreusement, allait faire de moi un coureur scrutant les bornes kilométriques avec terreur. Dans le Capo Berta, le dernier, j'ai été « lessivé ». Je voyais devant moi les dos qui se courbaient et j'ai dû les laisser s'enfuir. J'en aurais pleuré. Mon beau rêve s'écroulait... Je suis revenu sur eux en grinçant des dents tant j'avais mal aux jambes, et, jusqu'à l'arrivée, j'ai vainement cherché, en pédalant « mou », à faire s'enfuir ma douleur.

Et dire que j'ignore ce que sont les crampes à l'entraînement !...

(Recueilli par R. de L.)

REPORTAGE PHOTO. HENRI LETONDAL

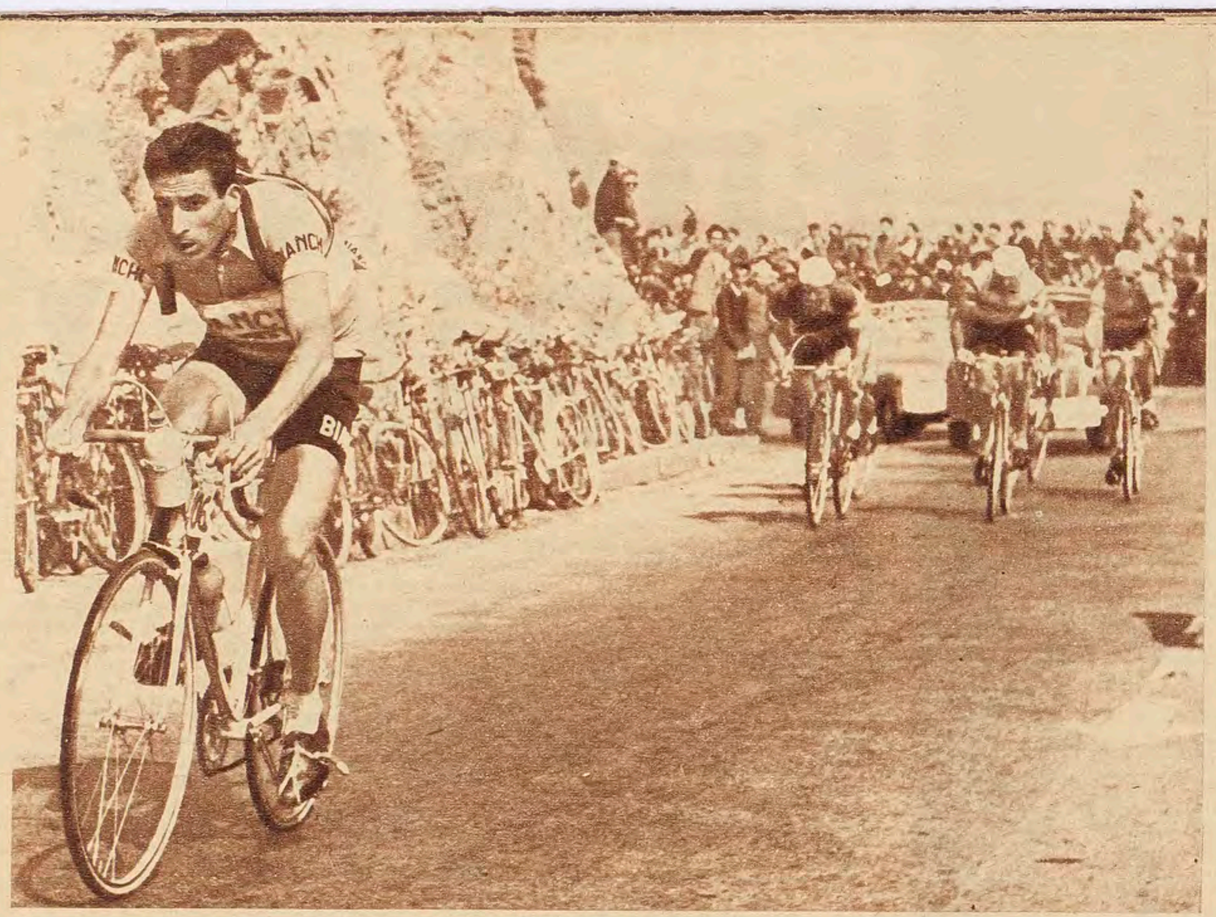
C'est Coppi qui, las d'être étroitement marqué, lança Geminiani à l'assaut, comme il allait lancer Petrucci un peu plus loin. Dans les premières pentes du Turchino, Fausto monte sans forcer. On reconnaît, dans son sillage, Jacques Dupont (casqué), Magni et Bobet.

Guillier
n leader.

ce, très
achine.

reste
eloton.

les
bet.



Geminiani devait multiplier les tentatives, sur la fin, dans l'espoir de se détacher. Dans l'ascension des « capi », il réussit plusieurs fois à prendre quelques longueurs, mais il fut rejoint et renonça.

Flanqué de Bertocchi et Martini, Robic fit grosse impression en poursuivant le groupe Geminiani.

De son côté, Blusson fit merveille lors de son retour sur les leaders. Il eut des crampes ensuite.

Petrucci surveilla attentivement la course sur la fin. Il attendait le sprint. J. Robic l'accompagne.

Elève de Coppi, Petrucci attendit son mentor et lui remit son bouquet. Fausto Coppi l'embrasse.

DAUTHUILLE Norman HAYES Choc sans pitié

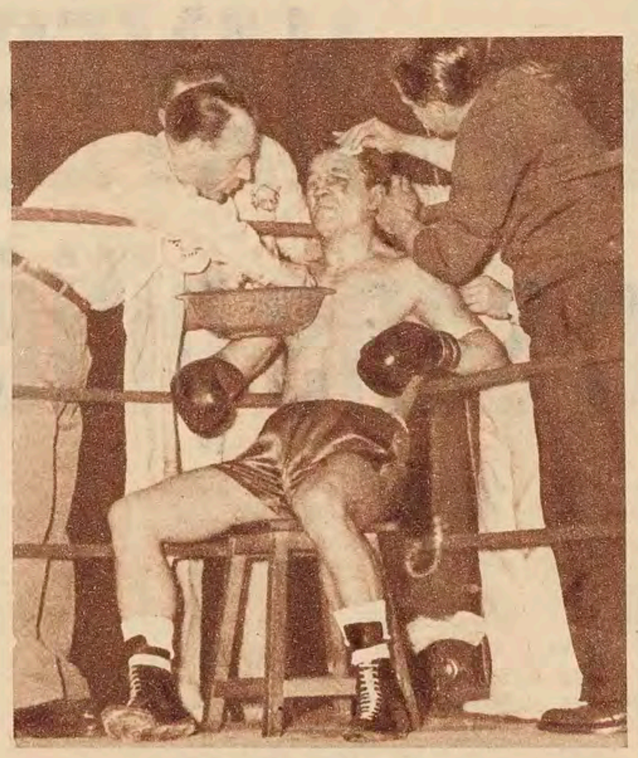
Match acharné, impitoyable, auquel on peut conférer, sans crainte de commettre une erreur, le terme de « choc ». Choc de têtes, dix secondes après le premier coup de gong, qui laissa Dauthuille le visage ensanglanté, l'esprit ébranlé pendant trois rounds. Choc d'un gauche contre un droit, d'un blanc contre un noir. Combat assez lent dans son déroulement, mais d'une dureté émouvante. Courageusement, Laurent remonta le courant, expédia son adversaire au tapis au sixième round, tenta l'impossible, mais faillit être irrémédiablement battu dans les trois dernières minutes de cette rencontre épuisante, qui a inspiré le grand romancier Serge Groussard, lauréat du Prix Fémina en 1950.

Enfants du Ring !

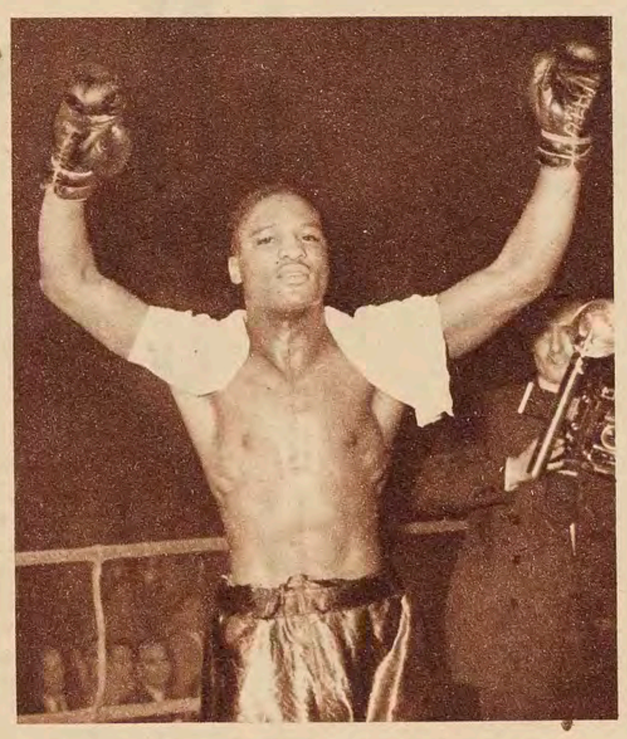
L'autre lundi, au Palais des Sports, Laurent Dauthuille et l'Américain Norman Hayes ont livré une bataille impitoyable. Le rythme de ce combat rude ne fut pas rapide, les deux adversaires cherchant bien davantage à frapper puissamment.

Dix secondes après le début de la rencontre, Laurent fut blessé par un coup de tête, au front. Le sang qui coulait sur son visage (à droite) le gêna considérablement.

A partir du 4e round, Dauthuille devint agressif. Il toucha Norman Hayes au corps et à la face en crochets. Au 6e round, le noir fit connaissance avec le tapis, sur une droite.



Durant tout le combat, Laurent ressentit les effets de sa blessure. Pendant le repos, ses soigneurs s'efforcèrent d'arrêter l'hémorragie et nettoyèrent la plaie, assez profonde.



La décision rendue en faveur de Dauthuille ne satisfit pas tout le monde et Hayes en particulier. Le noir répond aux acclamations du public en levant ses mains gantées.

ON ne peut même plus rentrer !

M. Barraut précédait Dauthuille flanqué de ses soigneurs et emmitouflé comme s'il avait eu froid. Le groupe bouscula les journalistes, les photographes, les amis et les hommes du monde en mal de sensations fortes qui emplissaient la chambre-vestiaire d'où, malgré la distance, on entendait les huées et les sifflets d'une foule déchaînée. Quelques secondes après, on avait déjà jeté pêle-mêle dans une élégante valise fauve la robe de chambre trempée de sueur, la culotte tricolore, les hautes chaussures sans talons, les chaussettes blanches jusqu'où le sang avait giclé... Puis les serviettes-éponges, la coquille et le protège-dents que le vainqueur du combat sans merci avait souvent failli perdre rejoignirent le tas. Barraut avait conservé sa trousse à médicaments; le front plissé, il examinait les plaies de Dauthuille et essuyait le sang qui s'obstinait à couler.

— Passe la valise ! fit le champion.

— Laisse-moi plutôt te nettoyer !

— T'as enlevé le plus gros ?

— Oui, mais...

— Alors, ça va. La valise.

On la lui tendit. Il la posa sur ses genoux et se mit à fouiller dedans, fébrile. Il était bien calé au fond d'une chaise rembourrée, les jambes très écartées comme sur l'escabeau du ring. Il était en slip. Une chair blanche.

Il découvrit enfin ce qu'il cherchait : un de ces miroirs pliables, à trois faces et à cadre d'acier, qui sont commodes lorsqu'on veut faire une toilette soignée et qu'on voyage d'hôtel en hôtel. Il se regarda avidement, méticuleusement, comme s'il avait longtemps vécu en une île déserte, où il n'eût même pas existé une flaque d'eau pure dans laquelle on pût se mirer.

Il caressait du doigt toutes ses bosses, ses boursouflures, et surtout les deux coupures profondes qu'il avait du côté gauche du visage, l'une à l'orée du cuir chevelu, l'autre à la pommette. A droite, près de la tempe, un énorme furoncle distendait la peau; il n'était pas encore assez mûr pour avoir pu éclater durant le combat, mais, sous les coups de Hayes, il s'était craquelé et on aurait dit maintenant une énorme verrue rougeâtre, granuleuse. Le doigt se promena aussi sur les écorchures secondaires, celle de la lèvre inférieure, par exemple, ou bien cette rougeur qui demain deviendrait un gros bleu, presque à la pointe de la mâchoire.

— Nom de nom ! soupira Dauthuille. Vivement le ping-pong !

L'instant d'après, il hurlait dans une chambre voisine où, un projecteur sur le front, un docteur lui faisait des points de suture.

Compte tenu du pourcentage de son manager et de toutes les dépenses accessoires : entraîneurs, soigneurs, etc., il venait de gagner un peu plus de deux millions ce soir. Mettons qu'en moyenne il ait donné par reprise vingt coups de poing au but. C'est normal, si l'on songe aux ripostes de l'autre, aux esquives, aux « breaks », aux moments d'observation... aux défaillances... De la sorte, peut-on conclure que Dauthuille avait touché 10.000 francs par coup de poing.

En outre, il avait vaincu.

***

Tout avait commencé en apothéose, pour lui. Quand il s'était glissé entre les cordes du ring, salué par une formidable clameur, il avait pivoté en saluant la salle, bondée des « populaires » aux fauteuils à cinq mille francs. C'était pour lui, Laurent Dauthuille, qu'ils étaient venus. Une grande soirée de gala ! La rentrée parisienne du champion qui frôla le titre mondial de la catégorie-reine avant de se retrouver assommé debout, se cramponnant aux cordes, à la dernière minute d'un combat où il avait toujours eu l'avantage. C'était pour lui, ces flots d'agents du service d'ordre, ces pivots du Tout-Paris qui cheminaient lentement dans les travées pour qu'on sût qu'ils avaient pris garde de ne pas manquer la plus tapageuse réunion du Palais des Sports... C'était pour lui, ces grappes d'actrices de haut vol, ces jambes célèbres, la lippe de Maurice Chevalier, la carrure de Decoin ou la silhouette élancée du Chevalier d'Orgeix...

Pour lui, Laurent Dauthuille, fils d'un brave fossoyeur de Buzenval, mortellement blessé au travail en tombant dans une fosse.

Mais, sitôt le premier coup de gong, commença le martyre. Bêtement. Un coup de tête qu'il avait provoqué en se lançant trop impétueusement en avant et qui inonda son visage de sang. Une blonde au parfum violent disait derrière moi :

— Qu'a-t-il donc, ce soir ?

Ce qu'il avait ? Un frappeur en face de lui : voilà tout. Il fit front. Nous garderons longtemps en mémoire sa tête ensanglantée, barbouillée, coupée, et sa façon de foncer, la bouche ouverte, les épaules remontées, en grimaçant chaque fois qu'un coup précis martelait ses blessures. On se souviendra de la minute de repos qui suivit la troisième reprise... Barraut essayait de sécher ses plaies et le boxeur tordait les lèvres de douleur, trépignait des jambes, jetait quelques mots à son manager qui lui répondait on ne savait quoi en fronçant le sourcil. Dauthuille secouait négativement la tête. Quand le gong résonna, il fallut, pour que le champion retourne au combat, que son manager lui donnât une poussée dans le dos — un dos couvert de furoncles. Chacune des pauses était un calvaire pour Dauthuille. Mais rien n'égala le dixième round. Il s'était une fois de plus lancé à l'attaque et une droite de Hayes lui arriva à toute volée en pleine face. Ballottant d'un coin à l'autre, les yeux vitreux, les jambes flageolantes, Dauthuille entendait-il le public, SON public, qui, voilà quelques reprises encore, scandait son nom en acclamant ses offensives ? La foule sentait le K.O. tout proche et hurlait ses encouragements exaspérés à Hayes, afin d'avoir en couronnement du match la vision d'un boxeur allongé les bras en croix sur le tapis terne.

Après l'idole qui saluait toutes dents dehors ses 15.000 adorateurs, après le boxeur groggy, défiguré, sanglant, qui puisait on ne savait où le courage d'attaquer quand même, puis de ne pas s'écrouler, on retrouva le Gavroche, dès l'ultime coup de gong.

Berretrot était monté sur le ring et, courbé en deux, prenait les bulletins que les juges lui tendaient tour à tour à travers les cordes. Debout, dans un coin, l'arbitre terminait son addition. Hayes dansait sur place — et pour la première fois je trouvais injuste que, sur les visages des noirs, à moins de blessure profonde, les coups laissent si peu de trace. Dauthuille ne dansait pas, lui. Il s'appuyait aux cordes, secouait la tête comme un cheval qui chasse les mouches. Au bout d'un moment, il put se redresser. Il pivota et se trouva ainsi en face de notre rangée. L'un de nous lui fit un signe. Alors, il ouvrit la bouche, rentra une lèvre boursouflée, tenta de cligner de l'œil malgré sa pau-

par Serge GROUSSARD

Prix Fémina 1950

pière tuméfiée et secoua son gant de haut en bas en lançant : « Aïe ! Aïe ! Aïe ! »

⁂

Un grand enfant, avec sa belle villa, son énorme voiture américaine, ses complets dernier chic et sa façon, lors du cocktail donné en son honneur l'autre après-midi au Cambridge, d'arriver avec une chemisette sans cravate... Gavroche s'est taillé une petite fortune à coups de poing et s'en est allé, là-bas, aux Amériques, cueillir les dollars, la grande vie, l'auto pour milliardaire et la gloire fragile. Il ne franchit plus les cordes qu'à coups de millions, mais, comme il redevient pareil à lui-même, quand il se bat avec rage, boxeur d'instinct qui, cependant, ne garde pas la tête assez froide pour calculer son combat à la manière d'un Robinson... Comme on le retrouva bien, le gars de Buzenval, lorsqu'il disait, après avoir rejeté avec une moue le miroir à trois faces :

— Que je gagne ou que je perde, y sont jamais contents !

— Il frappe, ce Hayes ?

— Si vous êtes miraud, approchez un peu plus : et regardez ma gueule... ou ce qu'il en reste...

C'était dit sans colère; au contraire, ses yeux pétillaient de malice.

— Tu vas fêter cela tout à l'heure, hein, Laurent ?

— Tu trouves que j'ai le physique pour ça ce soir ?

Dieu lui permette de garder assez de présence d'esprit pour se retirer avant de faire « un combat de trop » ! Ce n'est pas pour demain, certes. A quoi s'occupera-t-il alors ? Il ne ressemblera pas, n'est-ce pas, à ces gloires anciennes qui, après un dernier combat, à l'entr-acte, allaient un à un au bar du Palais des Sports et s'accoudaient au comptoir en regardant autour d'eux avec l'espoir ardent et vain que quelqu'un dans la foule, fût-ce un seul, les reconnût. Ne nommons pas ces vestiges. Observons plutôt ceux qui ont su, l'âge venu, placer leur fortune rapide et qui étaient eux aussi dans l'enceinte pour voir leur cadet : Carpentier, Thil, Gandon, Holtzer...

Le Gavroche de Buzenval « s'en sortira », comme ils disent. Tandis que Hayes...

⁂

Celui-ci, j'ai fait sa connaissance loin de France. A Boston. Ce matin-là, c'était dehors une chaleur à cuire et, dans la rade où les vagues mêmes paressaient, les mouettes piquaient sans cesse du bec dans l'eau lisse, pour se rafraîchir, eût-on cru. Le sous-sol où Norman Hayes, moulé dans un collant réséda, sautait à la corde en rythmant des pas de danse, était à air conditionné, bien entendu. Jonathan P. Lysle, le journaliste sportif du « Boston Chronicle » qui m'avait amené là, me signala en pointant le menton vers Norman :

— Il ira loin, le « fellow »... s'il prend les coups... et s'il n'a pas les mains trop fragiles...

Jonathan aurait pu ajouter d'autres « si » : « S'il ne tombe pas contre un démolisseur à la Cerdan qui, juste ce jour-là, soit au sommet de la forme... s'il n'attrape pas de maladie grave... s'il garde son manager actuel — qui est excellent... si... si »

Par parenthèse, Norman avait déjà vingt ans à cette époque-là — en août dernier. Les nègres n'aiment pas beaucoup l'état civil.

Je ne suis jamais allé chez Norman, dans le quartier noir de Boston, la « Black Town », mais j'imagine quelle fut sa vie là-bas, dans une de ces petites maisons de bois à deux étages, peintes il y a très longtemps de couleurs qui se délavent et partagées entre deux ou trois ou six familles, au hasard des épidémies, des gains imprévisibles ou des malchanceuses parties de dés ou de cartes...

Oh ! les Hayes, dans leur cuisine-cabinet de toilette, disposent certainement de tout le confort moderne : machine à laver, frigidaire et belle cuisinière nickelée où Mrs. Hayes fait mijoter ces sucreries et ces petits gâteaux dont elle raffole trop. Ils ont la télévision et, pour nous résumer, tout ce que les noirs eux-mêmes peuvent se procurer à crédit. Mais, éviter de s'entasser à raison d'une demi-douzaine d'habitants par pièce (le Bon Dieu aime tant bénir les mariages par des naissances), porter toujours des vêtements propres et se nourrir convenablement toute l'année durant : c'est une autre affaire.

Elle fut joyeuse et difficile, l'enfance de Norman, arrière-petit-fils d'esclaves... Ses grands hommes, beaucoup plus que Washington ou même Lincoln, ont été de tout temps Jack Johnson, Joë Louis, Walcott, Robinson... Les contes de fées que ses camarades et lui se répétaient en allant ou en n'allant pas à l'école, c'étaient les carrières étourdissantes de tous ces nègres des quartiers noirs du Sud ou des grandes villes de l'Est, qui avaient amoncelé à coups de poing des fortunes immenses et avaient prouvé — partiellement, car toute preuve est partielle — la valeur du muscle noir. Aussi fut-ce tout naturellement, avec une joie fervente, que Norman se présenta, dès qu'il se jugea en âge de combattre, à un professeur de salle.

Le premier soin des frères de race et de « job » de Norman n'est pas de s'acheter, comme un Villemain, des murs, des terrains — ce qu'on peut toucher, ce qui reste. C'est de se payer une ébouriffante série de complets obstinément clairs, avec chemises de toutes couleurs, cravates assorties et souliers de dix modèles différents. Puis on s'achète une somptueuse auto qui ne sert pas toujours à grand-chose, mais qui est somptueuse. Puis on offre des cadeaux, jusqu'au jour où...

Même si je ne t'avais jamais vu, Norman, comme je t'eusse bien reconnu en te voyant, lors de la proclamation du verdict, faire semblant de ne pas comprendre et danser de joie au centre du ring en levant haut tes mains encore gantées... Et la mimique qui suivit, les gestes désordonnés, gigantesques, qui prenaient à témoin 15.000 spectateurs de l'ignoble injustice qui fondait sur toi, « once more ! » — « une fois de plus ! »... Et ton ultime ruse, qui consista à demeurer le dernier sur le ring et à t'offrir aux acclamations de la foule vers laquelle, en tournant inlassablement sur toi-même, tu envoyais des baisers... Même si j'avais fermé les yeux, j'aurais su qui tu étais, en t'écoutant dans ton vestiaire commenter intarissablement la décision, en lançant des rires qui croyaient être amers.

— Never ! I'll never come back ! (Jamais ! je ne reviendrai jamais à Paris !)

Et tu affirmais cela en hochant ta lourde face toute en largeur, au crâne rasé, une face qui est le contraire de celle, fine et longue, de Sugar Ray Robinson. Et, le lendemain, au côté de ton manager, tu promettais à Gilbert Benaïm de combattre bientôt de nouveau au Palais des Sports : en cela, tu étais encore fidèle à toi-même.

Bonne chance, Norman Hayes, au beau corps noir et au peignoir blanc ! Bonne chance, avec tes grands rires, ton torse en V, tes jambes de gazelle et tes longs bras meurtriers...

Grav. et imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

Aussitôt sa victoire proclamée, Dauthuille rejoignit précipitamment les vestiaires, profondément déçu de savoir que certains spectateurs la contestaient. Sa moue parait significative.

Le romancier Serge Groussard, qui a suivi passionnément le combat, a rendu visite à Dauthuille. Il a voulu examiner la plaie que Laurent porte à la tête, à la naissance du cuir chevelu.

Cette blessure inquiète beaucoup notre champion qui, dans la glace, cherche à en connaître la gravité, en écartant ses cheveux avec la main. Son match prévu pour le 31 est compromis.

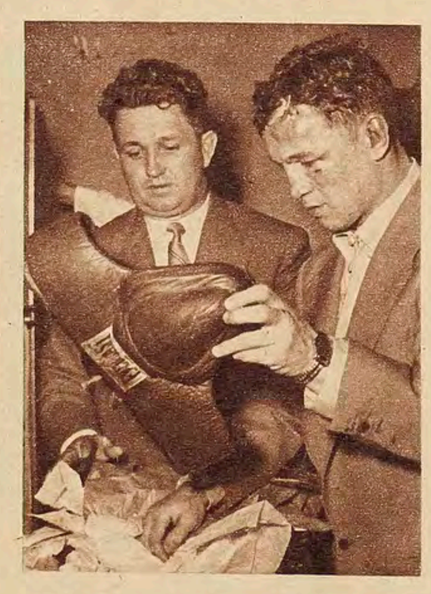
On s'affaire autour du vainqueur pour désinfecter la plaie. André Barraut, dont la main tient la bouteille d'alcool (à dr.), coupera les cheveux pour bien en dégager les contours sinueux.

Le médecin de service a jugé utile de poser un point de suture. A cette annonce, Laurent a fait la grimace, mais il s'est soumis à l'opération. A l'aide de la pince, le docteur tire sur le fil.

Les yeux mi-clos, Dauthuille souffre beaucoup, tandis que le praticien en termine. Notre boxeur avoua qu'il avait eu l'impression très nette qu'on lui sciait le crâne en deux morceaux...

Le précédent vainqueur de Hayes, Charles Humez, est venu féliciter l'Américain pour son combat. Hayes désigne le Nordiste, l'index tendu, et dit : « Ce fut pareil avec toi... ».

Norman Hayes (à dr.), déjà rhabillé, est venu prendre des nouvelles de son adversaire. Il examine, très attentivement, la plaie que sa tête crépue a occasionnée au cours du 1er round.



Laurent est redevenu « Monsieur Dauthuille ». Il a passé un vêtement de bonne coupe et range son matériel de ring dans sa valise, aidé par M. Piquet, organisateur caennais pour qui il boxa.

Mercredi soir, à Mulhouse, le champion de France des poids moyens, Jacques Royer-Crécy (à gauche), a battu aux points, en dix reprises, le Belge Albert Heyen.

Blessé à la main gauche et à l'arcade sourcilière, Gilbert Lavoine (à gauche) dut se contenter d'une victoire aux points sur Mokhfi, jeudi soir, à Saint-Quentin.

Les avants français à l'attaque...

But CLUB
LE MIROIR DES SPORTS

PAYS DE GALLES-FRANCE (9-5), samedi à Swansea. De l'avis même des dirigeants gallois, les Français ont été les vainqueurs moraux de la rencontre. Sans la blessure de Gérard Dufau, les tricolores, qui jouèrent à quatorze toute la seconde mi-temps, pouvaient remporter la victoire. Nos avants bousculèrent souvent leurs rivaux. Ci-dessus : le talonneur Labadie emmène ses camarades (de g. à dr. : Biénes, Chevallier, Mias, Bréjassou). (Photo de notre env. sp. R. Covo.)